

La revue catholique des idées et des faits

Le Père Lagrange
 Perspectives d'avenir
 Au presbytère d'Houbiémont
 Pourquoi nous devons aimer Claudel
 Régime temporel et primauté du spirituel
 Le réalisme psychologique de Virginia Woolf
 Le prix Fémina Claude
 Une fête rituelle de l'Eglise communiste à Bruxelles

Gonzague RYCKMANS
 Gaëtan PIROU
 Omer ENGLEBERT
 Thomas BRAUN
 Georges LEGRAND
 René LALOU
 Jeanne CAPPE
 Robert POULET

Les idées et les faits : Chronique des idées : Morale et neutralité scolaire, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Puisse le scandale des commissaires de police concussionnaires rendre obvie, aux yeux des plus indifférents et des plus aveuglés, la baisse inquiétante de la moralité publique, surtout depuis la guerre. M. Robert Poulet, dont le talent se révèle décidément de premier ordre, vient de faire, à ce sujet, dans la *Nation belge*, les réflexions les plus pertinentes.

« Ce sont les institutions qui ont corrompu les hommes », disait le comte de Chambord. Et Clemenceau affirmait que : « le résultat le plus clair de la démocratie, c'a été de donner aux petits les vices des grands ». Vérités évidentes, nous a-t-il toujours semblé. En démocratie, tout finit par être à vendre parce que l'or, devenu roi, permet de tout se procurer. L'électoratisme, en faisant appel aux plus basses passions les déchaîne, les encourage et les récompense. Après un siècle de démocratie politique débridée et folle, dont le spectacle fera l'étonnement des générations à venir, on se trouve, comme dit excellemment M. Poulet, devant « le pire écroulement moral qu'ait jamais vu l'histoire », ajoutons chrétienne. Et M. Poulet de montrer la relation de cause à effet entre cette démoralisation effrayante et la déchristianisation des masses. Il conclut avec raison : « C'est là le grand problème de ce temps, et le politique, plus pressant sans doute, parce qu'il commande les autres, n'est que vètille au prix de celui-là. »

Où va la France? Question vitale pour nous et que la *Nation belge* pose avec anxiété. Où conduiraient les conversations directes, théâtrales et tapageuses, proposées par Hitler? Si on savait la France décidée à dire : « Jusqu'ici et pas plus loin », l'inquiétude serait moins vive. Mais il s'en faut!

En face d'un gouvernement fort dont un écrivain de gauche, M. Jules Romain, disait dernièrement : « Nous devons bien nous persuader de ceci. Il y a deux choses dont Hitler ne démordra pas : sa volonté de réaliser un grand dessein personnel; sa volonté que l'Allemagne menée par lui devienne une très grande nation », en face de cette Allemagne plus tenue que jamais par la Prusse, quelle France voyons-nous? Une France « fatiguée et lasse », représentée par un gouvernement faible, émanation d'un parti usé. Heureusement qu'entre cette France légale et le pays réel il y a tout de même plus qu'une différence. Quelque chose couvé en France. Un gouvernement national — fort, continu, assuré du lendemain — naîtra-t-il avant que des conversations directes avec Berlin, par ceux qui parlent en ce moment au nom de la France, aient pu compromettre l'avenir? Si oui, que l'on cause. Si non, en causant on cédera... jusqu'où?...

Les journaux — mais allez donc croire les journaux quand le peuple est roi et que tous ceux qui dépendent de l'électeur ont intérêt à le tromper! — les journaux parlent d'un accord, d'une alliance même franco-soviétique. Ce serait folie pure.

L'alliance franco-soviétique, — écrit M. Gaxotte dans *Je suis Partout* — c'est la provocation gratuite, le chiffon rouge sous le nez du lauréat, le type du mauvais marché, celui qui surexcite l'ennemi et n'apporte rien au signataire principal.

— Ah! messieurs, la grande démocratie russe...! le peuple frère... la grande pensée du président Herriot!

Après ces trémolos, nous serons priés de prendre en charge le renflouement économique de l'U. R. S. S., l'équilibre du budget communiste et la stabilisation du icherovnetz sur les marchés extérieurs.

Et comme on aura regroupé les puissances sur le modèle de 1914, il n'y aura plus qu'à recommencer la guerre des démocraties, pour le droit, la justice et la civilisation.

« Socialisme pas mort »! persiste à crier M. Vandervelde. L'autre dimanche, après les élections espagnoles, désastreuses pour ses amis de là-bas, le leader socialiste s'acharnait à expliquer qu'en dépit des apparences, malgré tout, cela ne va pas si mal. Il n'est pas possible que M. Vandervelde, qui voit se dissiper dans ses vieux jours, ses rêves les plus chers, se convaince lui-même avec les pauvres arguments qu'il sert aux lecteurs du *Peuple*. Plus de socialisme allemand, plus de socialisme italien, échec du socialisme espagnol, luttes intestines de socialisme français! Ne parlons ni de socialisme anglais, ni de socialisme américain, car ces mots n'ont pas de sens. Et devant ces ruines, M. Vandervelde ose parler de succès en Norvège, en Suède, au Danemark, à Lausanne et à Genève!...

Pour ce qui est de l'Espagne, où bien vite le peuple a réagi contre l'emprise rouge, M. Vandervelde accuse les femmes! Qu'elle est belle la logique démocratique! Bref, au delà des Pyrénées les élections n'ont certes pas été brillantes pour le socialisme, mais... ici il faut citer car il s'agit d'une perle :

L'étonnant, après cela, ce n'est pas qu'ils aient perdu des sièges. C'est, au contraire, qu'ils n'en aient pas perdu beaucoup plus et qu'à voir les choses de plus près, leur force réelle bien loin d'être en baisse, soit en hausse.

On se console comme on peut.

M. Vandervelde prévoit, « à brève échéance » « des temps difficiles pour la République espagnole ». Puisse le bloc ouvrier — conclut-il — être assez fort pour empêcher qu'elle s'écroule jusqu'au moment où se produira, contre les réactionnaires, un reflux de l'opinion.

Il risque de devoir attendre bien longtemps, le Patron. Il attend le reflux en Allemagne, il attend le reflux en Italie, il attend le reflux en Espagne...

Non, non! « Socialisme bien mort », du moins dans le sens marxiste de ce mot devenu vague et imprécis comme tant de termes employés couramment en nos temps troublés et chaotiques.

Le citoyen Henri de Man, vice-président du *Parti Ouvrier Belge* — M. Vandervelde étant président — est évidemment quelqu'un. Esprit supérieur avec des côtés bien sympathiques. On s'étonne d'autant plus de le voir céder aux lamentables compromissions de la politique électorale. « A propos de défense nationale », il vient, d'écrire, dans le *Peuple*, un article qui prend avec la logique et le bon sens de singulières libertés.

Voici sa conclusion :

Il faut que nous nous disions nettement que nous sommes pour la défense nationale, même pour une défense plus efficace que celle que nos gouvernants nous proposent.

Mais il faut que nous disions tout aussi nettement que nous voulons pour cela nous acheminer vers une autre nation et vers une autre défense.

Il faut aussi que nous dissipions la confusion qu'essaient de créer les réactionnaires et les militaristes en préconisant, sous prétexte de défense nationale, une politique qui conduit à la guerre par la course aux armements, qui organise la dépendance nationale et qui tend à installer chez nous le militarisme que l'on prétend vouloir combattre ailleurs.

Il faut aussi que nous montrions que l'organisation de la défense nationale implique, outre une politique de progrès social à l'intérieur et une politique de paix à l'extérieur, la préparation d'une stratégie purement défensive, qui réduit l'importance des manœuvres de troupes par rapport à celle d'une technique perfectionnée de destructions, de la protection de la vie des populations et de la résistance civile à l'envahisseur, bref, une défense nationale aussi démilitarisée que possible.

En formules plus brèves encore : Pour la défense nationale ! Et, non point malgré cela, mais à cause de cela : contre le nationalisme, contre le militarisme, plus énergiquement que jamais !

On a beau lire et relire, on n'y comprend goutte. Comment un homme intelligent peut-il, en Belgique, parler de militarisme, de politique (belge!) conduisant à la guerre par la course aux armements ?

Il suffit de faire remarquer à M. de Man que si la Belgique dépensait son dernier franc à s'armer, si tous les Belges s'entraînaient journellement à faire la guerre, si les vertus militaires étaient exaltées chez nous par une jeunesse unanimement militariste et impérialiste, tout cela ne troublerait en rien la paix européenne si nos grands voisins voulaient réellement cette paix.

Quelle absurdité de parler en Belgique des dangers du militarisme belge pour la paix du monde !

Quelle hypocrisie aussi de crier : Vive la défense nationale ! et d'énerver cette défense au point de la rendre impossible...

M. J.-J. Brousson a beaucoup d'esprit. Mais son tempérament et sa verve l'entraînent parfois un peu loin. Il est du Midi ou l'exagération est une nature qu'il y est vive la lumière du soleil. Dans un grand quotidien français il vient d'écrire à propos du dîner annuel de la *Revue des Deux-Mondes*, présidé par notre Roi :

Dans son remerciement à la Revue des Deux-Mondes, le roi des Belges a célébré l'universalité de la langue française, sa clarté, sa loyauté. Partout où elle est parlée règne l'esprit. Ce couplet a été frénétiquement applaudi. Nous aimons beaucoup les rois en République. On fera, toutefois, une petite réserve. A l'heure présente, la lutte entre les Wallons et les flamingants arrive à son paroxysme. Ce sont les flamingants qui ont la majorité et soutiennent le gouvernement. Ils en profitent pour brimer les Wallons, Français de cœur et de langue. Au franc, on a substitué le belga. Aux carrefours, les noms de villages et de villes sont écrits dans un charabia, mêlés d'allemand et de néerlandais. Dans les casernes, les commandements qui se faisaient en français en prévision sans doute d'une nouvelle invasion se font aujourd'hui en flamingant. Dans les tribunaux, pour les interrogatoires, les réquisitoires, les plaidoiries, le flamingant est obligatoire. Cette langue française célébrée par le Roi est proscrite au pays où règne le roi. Et c'est le roi amoureux de la clarté française qui contresigne les arrêts contre la langue française.

Il est difficile d'accumuler plus d'erreurs en aussi peu de lignes. M. Brousson a tort de se fier à certains informateurs fantaisistes qui croient servir la cause wallonne en excitant les Français contre les Flamands. Et pourtant quand on dit à ces Français que le mouvement flamand n'est en rien dirigé contre la langue française mais veut remettre en honneur la langue de la majorité des Belges, langue brimée, langue proscrite des classes, des tribunaux, des casernes, ces Français comprennent. Que de fois nous en fimes l'expérience...

Mais voilà, M. Brousson est si mal informé que pour lui, le flamingant est une langue !

Attendons un peu — conclut-il — *M. Doumic, pour plaire au Roi des Belges, fera rédiger sa revue en flamingant. Elle l'était déjà en charabia. Cela ne changera guère !*

Il a fait particulièrement chaud, cet été, dans le Midi.

Il y a des chiffres qui en disent plus long que tous les discours sur la nécessité de réformer l'État.

M. le sénateur Ingenbleek nous apprend que, s'il y avait, en 1914, 92.000 fonctionnaires employés de l'État, il y en a, en 1933, 150.000 ! Augmentation 62 %. Le salaire moyen est passé de 1,850 à 2,600 francs-or.

Autre chiffre : Pour 2,500,000 de Belges mâles, âgés de dix-huit à soixante-cinq ans, « dont dépend, dit justement M. Ingenbleek, l'activité productrice du pays, il y a 800,000 personnes qui émargent à quelque titre au budget de l'État ».

L'État-providence, quoi ! c'est-à-dire la gabegie, la ruine, le gouffre...

La cause : la démocratie politique avec sa surenchère électorale.

Dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, M. P.-E. Flandin, député, ancien ministre des Finances de France termine un article sur « La situation politique » par ces lignes :

La dernière solution au problème politique devient en effet, pour beaucoup de gens, la disparition du régime parlementaire. Son impuissance révolte. Tandis que le budget de 1934 n'est pas même encore en délibération, tandis que le déficit de la balance commerciale ne cesse de s'accroître, tandis que le blé s'accumule invendable, dans les greniers, tandis que le coût de la vie se maintient en France aux plus hauts prix malgré la baisse mondiale, tandis que, en dépit des réserves d'or accumulées, le crédit est rare et cher, et la thésaurisation croissante, tandis que le déficit des chemins de fer augmente et que le gaspillage des assurances sociales se développe, tandis que la vieille déproque de l'Etat craque, que la vieillesse doute de la sécurité de ses vieux jours et la jeunesse de son avenir — le Parlement renverse des ministères, mais acclame le lendemain ceux qu'il avait congédiés la veille et qu'il renversera le surlendemain, et le Gouvernement retaille dans le même manteau troué la couverture étriquée sous laquelle la France grelotte et se meurt. Dans un mouvement d'éloquence, M. Chautemps s'est écrié : « Les querelles des partis peuvent attendre, mais les échéances n'attendent point ! » On pourrait lui répondre : « La France n'attendait pas un ministère de plus et un programme d'expédients ; elle attend un gouvernement et des actes. »

Le problème allemand, le problème européen, sont avant tout des problèmes français. « Où va la France ? » La question revient toujours. De la réponse dépendra notre sort, demain...

Et la marche de cette France qui commande notre avenir n'est rien moins qu'assurée. Nous parlions plus haut de conversations franco-allemandes. M. Wladimir d'Ormesson, le diplomate français souvent cité ici déjà, énonce les conditions préalables à ces conversations. Il faut — écrit-il dans la *Revue de Paris* — qu'elles s'engagent sur un terrain net.

Or non seulement je n'ai pas l'impression qu'elles s'engagent sur un terrain net, mais j'estime au contraire qu'elles s'amorcent de la manière la plus défavorable. Une explication entre la France et l'Allemagne n'est opportune et ne peut être efficace que si elle est franche, complète, si, de part et d'autre, l'on se dit carrément ce que l'on a sur le cœur. En face de la volonté allemande, la volonté française doit se manifester tout entière. Or, depuis le coup d'Etat du 14 octobre, la volonté allemande n'a cessé de s'affirmer. L'Allemagne a parlé sans ménagements et chacun sait ce qu'elle exige. Mais de notre côté nous n'avons fait que balbutier d'insignifiantes formules. Tandis que le III^e Reich se lançait dans une offensive hardie, notre politique intérieure — ou plutôt notre politiciannerie — nous condamnait à une passivité désastreuse. [...]

Avant toutes choses, c'est contre cette situation qu'il importe de réagir, car tout a glissé dans une effroyable confusion. Ce sont les

pacifiques qui font figure de récalcitrants et les récalcitrants qui font figure de pacifiques; ce sont les demandeurs qui deviennent défenseurs et les défendeurs, demandeurs; ce sont les procédés de paix qui apparaissent comme des machines de guerre et les gestes de rupture comme des preuves de conciliation. Tout est à l'envers et Hitler devient Briand tandis qu'on nous fait jouer au Casque d'Acier. Je le répète. Si l'on ne remet pas d'abord de l'ordre dans ce chaos, il est absolument inutile d'entamer une conversation.

Remettez de l'ordre comment? En rappelant un certain nombre de vérités. Le chancelier du Reich s'est constamment placé dans une position fort avantageuse pour lui: celle d'un grand pays offensé, lésé, qui ne se sent aucune responsabilité dans la guerre, qui a cependant observé scrupuleusement toutes les conséquences de sa défaite, et qui ne demande qu'une chose pour sceller une paix définitive avec ses anciens adversaires, c'est que justice et honneur lui soient enfin rendus. Je ne m'étonne certes pas que le chef du gouvernement allemand ait pris cette attitude. C'est son jeu et c'est son droit. Mais ce qui me scandalise, c'est que la voix de la France ne se soit pas déjà élevée, ferme et nette, pour lui répondre. Car tout est faux ou tendancieux dans ces assertions.

Certes, nous sommes prêts à traiter le peuple allemand avec honneur — et nous avons d'ailleurs conscience de l'avoir fait — d'autant que nous admirons sincèrement ses vertus de courage, de labeur, de patience et de discipline. Nous reconnaissons même volontiers, avec le chancelier du Reich, que la notion de « vainqueurs » et de « vaincus » ne saurait à la longue inspirer une politique. Mais ce que nous ne pouvons admettre, c'est que l'on se serve de ces sentiments chevaleresques pour passer l'éponge sur le passé, pour déclarer froidement que l'Allemagne n'a pas de responsabilité dans la guerre et que tout ce qui s'est passé depuis dix ans n'est qu'une effroyable injustice. Si la propagande allemande veut nous entraîner sur ce terrain, il faut la suivre, et rétablir, point par point, en citant les faits, la vérité. De même nous ne pouvons laisser davantage se propager l'idée que l'Allemagne n'a subi depuis 1918 que des humiliations qu'elle s'est trouvée en butte à l'hostilité systématique d'adversaires qui lui auraient tout refusé, même l'honneur. On n'a que l'embarras du choix pour rétorquer ces calomnies, et le nom de Briand, les papiers de Stresemann, tant d'autres faits que je n'ai point ici la place de rappeler, devraient y suffire. Encore faut-il parler, mettre les points sur les i, sans souci de mâcher les mots. Et c'est aussi dans le domaine du désarmement militaire qu'il faut dire ce que nous avons sur le cœur, en appelant les choses par leur nom. [...]

Mais, tant qu'il ne s'agit que de dénégations individuelles, ni le Reich, ni l'opinion mondiale ne s'en émouvront. C'est au gouvernement de la France qu'il appartient de parler officiellement. Non pour se lâcher et mettre le feu aux poudres. Non pour se livrer à de vaines récriminations d'ordre juridique. Nous avons fait assez de juridisme depuis quinze ans. Nous en crevons. Mais pour montrer à l'Allemagne que nous ne sommes pas dupes de son double jeu et que si elle veut s'entendre avec nous loyalement, encore une fois, il faut qu'on s'explique en plein jour, sans équivoque, cartes sur table. Et lumière doit être aussi faite en ce qui concerne ce fameux désarmement moral que l'Allemagne hitlérienne déclare avoir accompli plus qu'aucune autre nation, affirmation qui se trouve en complète contradiction avec tout le comportement d'un régime qui souffle sur les passions, érige la xénophobie en culte national et entraîne la jeunesse dans l'idée de guerre. Sur ce point également, il faut dire ce que nous savons, dénoncer le scandaleux désaccord qui persiste entre les assurances du gouvernement hitlérien et la frénésie nationaliste qu'il inculque à son peuple. [...]

C'est sur tous ces points qu'il faut redresser l'opinion. Et ce n'est que lorsque ce rétablissement psychologique sera accompli que nous pourrons utilement écouter les propositions de l'Allemagne. Oui, je dis bien: les propositions. Car n'oublions pas que c'est le gouvernement allemand qui est demandeur, que c'est lui qui ressent la nécessité d'un succès extérieur, que c'est l'Allemagne qui a surtout besoin de calme et de stabilité économique, bref, que les maîtres de la situation, c'est nous. N'oublions pas surtout que si l'on veut négocier avec le III^e Reich, il est indispensable qu'il se rende compte, d'une façon pour ainsi dire tangible, qu'il a devant lui une nation qu'il ne manœuvrera pas, dont la volonté est au moins égale à la sienne et qui — prête à conclure une réconciliation pleine d'honneur, si l'on est franc — n'est pas moins résolue à accepter la lutte sur tous les terrains, si on ne le fait pas.

Mais, là encore, pour prendre l'attitude et le ton qui conviennent, il faut à la France autre chose que des ministres à la petite semaine. Il lui faut un gouvernement. A l'heure où j'écris, la question des conversations franco-allemandes est tout entière dominée par ces

derniers mots. Il s'agit donc moins pour l'instant d'un problème extérieur que d'un problème intérieur. La France le comprend-elle?

Que l'on veuille bien excuser cette longue citation qui conclut comme M. Flandin, plus haut, et comme concluait M. Philippe Barrès la semaine dernière. La France n'étant pas gouvernée risque d'être manœuvrée. Personne n'a, plus que nous, intérêt à ce qu'elle ne le soit pas. Quelle tristesse de voir les mensonges et la tromperie allemandes, non seulement égarer tout un peuple, mais se répandre, impunément, dans le monde!

La crise du parlementarisme — son agonie, serait plus exact — Civis, de la Vie intellectuelle, en disserte à son tour.

« Un parti qui n'a pas la clairvoyance de ses défauts et le courage de se réformer fait le jeu des autres partis », écrit-il. « Les membres du Parlement sont en train d'enterrer le régime parlementaire. » « Nous le voyons — le Parlement — incapable à tirer au clair, et de conduire à bonne fin, les grands problèmes qui réclament une prompt solution parce qu'ils touchent à nos centres vitaux. La machine tourne à vide. »

Et Civis de parler d'une « réforme du recrutement, des attributions, et des méthodes de travail du Parlement ».

Le parlementarisme est incapable de se réformer lui-même. Il ne cessera de nuire qu'en disparaissant. Et il disparaîtra...

Civis affirme que c'est une erreur d'associer indissolublement le destin du régime parlementaire à celui du régime démocratique. Question de définitions, évidemment. Mais démocratie politique et parlementarisme nous paraissent désigner la même réalité: le régime électif.

Les régimes fascistes sont des régimes populaires, affirme notre auteur.

« Dans le cas de la monarchie héréditaire et aristocratique, où le gouvernement personnel est à l'état pur, le roi par naissance jouit de tous les droits et de tous les pouvoirs. La volonté populaire n'a aucune part. »

Equivoque! C'est en vertu d'un accord, d'une alliance entre une famille et un peu de peuple que le monarque règne. Rien de plus populaire, à certaines époques, que la monarchie française. Et chez nous? La monarchie est-elle populaire, oui ou non?

Au contraire — continue Civis — Mussolini et Hitler ont été portés au gouvernement par la volonté du peuple, et ils n'y restent que par leur accord, qu'ils ont grand soin d'entretenir, avec le peuple. Ils sortent de ses rangs. Mussolini est né forgeron. Hitler exerçait la profession de maçon. Dolfuss est paysan (comme Mac Donald est mineur). Les classes naguère appelées dirigeantes sont domestiquées ou escamotées. Les fascismes inaugurent une sorte de démocratie autoritaire qui diffère assurément du parlementarisme (sic!) mais qui en est cependant moins éloignée que de la monarchie absolue ou du tsarisme, la monarchie libérale et parlementaire.

Querelles de mots. Tout peut se soutenir en termes aussi vagues et imprécis. Mais appeler le fascisme ou l'hitlérisme une démocratie autoritaire!...

Et puis, en Italie et en Angleterre il y a le Roi. En Prusse, il reviendra demain.

* * *

Voici la fin des considérations de Civis :

Au parlementarisme de voir s'il en est à ce degré, (de vieillesse) et s'il veut se réformer.

Non pas certes que là soit l'épine profonde où tout le mal a son origine. Nous ne commettrons pas la légèreté de le penser, dans ce pays égaré dans l'erreur de refuser toute place à Dieu. Mais enfin il faut commencer par le commencement. Si l'on veut débrouiller l'écheveau enchevêtré par une longue suite d'erreurs, un choix s'impose pour aborder la tâche pratique. Nous croyons que le redressement de l'institution parlementaire est le bout du fil.

Voilà qui sent un peu le roussi, nous paraît-il. Alors quoi?... Politique d'abord?...

Le Père Lagrange

Aujourd'hui même, 22 décembre, le P. Lagrange fête à Jérusalem ses noces d'or sacerdotales. Dans l'intimité de sa famille religieuse, au milieu des disciples de choix qui sont devenus ses collaborateurs, et — le terme est du P. Lagrange lui-même — ses maîtres, dans le cadre de cette École biblique dont chaque pierre lui a coûté tant de labeurs et de soucis, il rendra grâce à Dieu pour ces cinquante années de vie sacerdotale et religieuse consacrées tout entières au service indéfectible de la vérité. Si elles ne furent exemptes ni de joies ni surtout d'épreuves, elles furent sans tache. En les évoquant, l'illustre jubilaire pourra redire la parole de l'Écriture : *Ætas senectutis, vita immaculata* (1).

* * *

Il est né sous le signe de saint Thomas d'Aquin, le 7 mars 1855. Mais la vocation dominicaine ne se manifesta qu'après un passage à la Faculté de droit — où le futur exégète fut brillamment reçu au doctorat — suivi de trois années passées au séminaire d'Issy. C'est en 1879 qu'il entra au noviciat de Saint-Maximin. Quelques années d'études de théologie dogmatique à Salamanque, et d'exégèse à l'Université de Vienne; une initiation scientifique due au contact personnel de l'abbé Thomas, l'un des précurseurs de la critique biblique en France, suffirent à donner au jeune dominicain une exacte compréhension de l'indiscutable médiocrité des études scripturaires chez les catholiques.

Non pas que la Bible jouât chez eux un moins grand rôle que chez les protestants. Mais ces derniers la tenaient pour l'unique règle de foi : leur recours à l'original et aux versions les amenèrent à user largement des méthodes de la critique. Les rationalistes à leur tour adoptèrent celles-ci pour montrer que certains passages ayant été altérés ou donnant lieu à plusieurs variantes entre lesquelles l'hésitation était possible, le caractère surnaturel intrinsèque et intégral des Livres saints ne s'imposait pas avec l'évidence que les protestants se plaisaient à reconnaître. Quant aux catholiques, forts des témoignages de la tradition et de l'autorité de l'Église, ils cherchaient dans l'Écriture, parole de Dieu, les fondements de la doctrine, les règles de la vie morale, les exemples proposés à l'édification du chrétien.

Mais, à part quelques hommes, tel Van Hoonacker à Louvain, rares étaient ceux qui s'occupaient des Livres saints comme objet d'étude scientifique. On négligeait l'hébreu et le grec pour s'en tenir au latin de la Vulgate; les questions d'authenticité étaient résolues d'autorité, d'un point de vue uniquement doctrinal et dogmatique.

De plus en plus les catholiques ressemblaient à une armée menacée d'un siège, qui se retrancherait dans ses positions avec le seul objectif de repousser les assauts de l'ennemi, sans même s'inquiéter de savoir si elle pourrait lutter avec lui à armes égales.

Et c'était le moment où les écoles mythiques déniaient à l'Ancien comme au Nouveau Testament leur valeur historique; quant

aux évolutionnistes, ils ajustaient les Écritures aux cadres de l'histoire religieuse conçue *a priori* suivant les principes d'une évolution de l'humanité, où le monothéisme ne se serait dégagé que progressivement d'un polythéisme matériel et barbare. Appliquant ces principes à la Bible, ils bouleversaient les notions reçues, revisaient la date de composition des Livres saints, et remettaient en question leur authenticité. Dans tous ces systèmes, « la révélation et la rédemption disparaissent, il n'y a plus d'intervention directe de Dieu dans l'histoire de l'humanité; la religion catholique dont on respecte l'idéal de justice et de sainteté, a eu tort de lier sa fortune à des légendes sans valeur (1) ».

Renan était alors à son apogée. Fait étrange : son œuvre qui suscita tant de passions contradictoires a été surfaite par ses amis dans ce qu'elle a de plus médiocre, et sous-estimée par ses adversaires là où elle méritait qu'il lui fût rendu justice. Sa mission de Phénicie, où il se révéla un pionnier de l'exploration archéologique, ses travaux sur l'épigraphie sémitique, et notamment la part prépondérante qu'il a prise à la fondation et à la rédaction du *Corpus inscriptionum semiticarum*, lui assurent une place honorable parmi les orientalistes. Mais ce ne sont pas ces titres-là qui lui ont valu une statue à Tréguier et une enseigne de rue dans les plus banales sous-préfectures. Pour le grand public, Renan est l'homme de l'*Histoire d'Israël*, de la *Vie de Jésus* et des *Apôtres* où, en un style prestigieux, il a mis à la portée des lecteurs français les théories des écoles libérales allemandes. « Sa négation du christianisme, entière et passionnée, était mise au service d'un sentiment religieux qu'il proposait comme étant d'une essence plus rare, sans y assujettir les autres plus que lui-même. Il ne parlait pas de Jésus sans un accent tendre et dévot, donnant ainsi satisfaction à ce qui resterait en France, en dehors du christianisme, de vague religiosité (2) ».

Quelques apologistes faisaient de leur mieux pour parer les coups. Parmi eux, M. Vigouroux se trouvait au premier rang. Son érudition considérable s'efforçait de faire appel aux découvertes modernes, tant en matière scientifique qu'historique, pour établir contre les adversaires l'accord de la Bible et de la science. « On peut douter, a dit trop cruellement de lui M. Loisy, qu'il ait, par ailleurs, rendu de bien grands services à la cause qu'il défendait. En réfutant la critique, il a fait connaître la critique; et comme il l'a fort insuffisamment réfutée, en dépit de sa bonne volonté, parce que la critique n'était pas toujours réfutable, il a révélé à beaucoup d'esprits les défauts de la position catholique (3) ».

La grande faiblesse de Vigouroux et des « apologistes » de son époque, le P. Lagrange la signalait dès 1892 : elle résultait de l'attitude purement défensive dans laquelle ils se cantonnaient. « Rien de plus fâcheux, dira-t-il plus tard, quand il s'agit de la recherche de la vérité, que ces allusions plus ou moins voilées à une consigne, que les mots de concession, et surtout de tactique, comme si nous

(1) *Revue biblique*, 1892, p. 7.

(2) M.-J. LAGRANGE, *M. Loisy et le Modernisme*, Paris, 1932, p. 52.

(3) *Choses passées*, Paris, 1943, pp. 58-59.

occupions une position qu'il faut défendre par d'habiles dispositions et par tous les stratagèmes (1). »

Et encore : « De toute façon une défense perpétuelle de la Bible ne rend pas justice à sa dignité. Elle est l'œuvre de Dieu, le trésor sans prix confié à l'Église, une source de lumière, un principe d'action morale et religieuse. Elle doit être étudiée en elle-même, dans son texte primitif, dans son milieu, avec le concours de la philologie, de l'archéologie, de l'histoire (2). » C'est là toute la raison d'être et aussi le programme d'une École biblique, en même temps que le motif de son établissement à Jérusalem.

* * *

Au début de 1890, le P. Lagrange visitait pour la première fois les Lieux saints. A la fin de la même année l'École ouvrait ses portes. La voie de son fondateur était tracée : voici quarante-trois ans, qu'il l'a suivie sans dévier. Appliquer aux problèmes d'exégèse et de critique biblique que la théologie ne résout pas la méthode scientifique dans le respect absolu de l'autorité de l'Église ; former des spécialistes qui ne soient pas des tributaires des sciences qu'ils combattent (3), qui deviennent eux-mêmes des maîtres et travaillent, au même titre que les savants indépendants, au progrès de la science à laquelle ils ont voué leur activité, voilà ce qui confèrera aux exégètes l'autorité, et à leurs travaux un prestige jusque-là compromis.

Il recruta aussitôt une admirable pléiade de jeunes auxquels il distribua selon les aptitudes des lots du terrain à défricher.

Dans des locaux de fortune, sans bibliothèque, s'improvisant tour à tour professeur d'exégèse des deux Testaments, d'hébreu, d'assyrien, d'épigraphie, d'archéologie, alimentant en grande partie la *Revue biblique* qu'il fondait en 1902, parcourant à cheval — et souvent non sans danger — la Palestine, la Transjordanie, la péninsule du Sinaï, il marque de son empreinte son école et ses élèves. De l'avis de saint François de Sales, « la bonne façon d'apprendre, c'est d'étudier; la meilleure, c'est d'écouter, et la très bonne, c'est d'enseigner (4) ». C'est la « très bonne », sans conteste, qu'a pratiquée le P. Lagrange, et elle lui a réussi.

Avec une sûreté de coup d'œil dont on reste confondu, il entrevoit la solution des problèmes les plus divers, en indiquant la marche à suivre pour y parvenir. Dans le premier fascicule de la *Revue biblique* il établit les données de la localisation de la Jérusalem antique à l'encontre de la tradition moderne; les fouilles qui se poursuivent encore aujourd'hui sur la colline d'Ophel sont venues pleinement confirmer ces vues. Que d'intuitions aussi géniales — résultats d'un labeur acharné — dans les identifications et localisations relevant de la topographie, dans l'interprétation des anciennes inscriptions, dans la discussion des systèmes d'exégèse, des théories critiques et historiques les plus variées!

La haute tenue scientifique de la *Revue biblique* lui assura d'ailleurs les collaborations les plus flatteuses. A Louvain, où l'on suivait avec sympathie ces débuts pleins d'espérances, les professeurs Lamy, Van Hoonacker, Ladéze et Coppieters lui apportèrent le plus précieux concours.

* * *

En même temps qu'elle tient le public au courant des progrès de la science, une revue stimule les travailleurs qui ont la charge de l'alimenter; elle les force à mettre au point les résultats de leurs recherches et leur permet d'amorcer des œuvres de vaste envergure, qu'ils publieront plus tard en volumes séparés.

(1) *Revue biblique*, 1905, pp. 298-299.

(2) M. Loisy et le Modernisme, p. 14.

(3) *Revue biblique*, 1902, p. 314.

(4) *Intr. à la vie dévote*, éd. d'Anneeux, pp. 10-11.

Marchant toujours de l'avant, conscient des services immenses que rendrait une vaste collection de commentaires scientifiques de l'Écriture sainte doublés de travaux de première main traitant des différentes sciences auxiliaires, le P. Lagrange fonda en 1900 la collection d'« Études bibliques » qui allait donner aux catholiques un droit de cité définitif et incontesté dans le domaine de la Bible et de l'orientalisme. Comme toujours, il paya largement de sa personne. Il y débuta par des commentaires sur l'Ancien Testament et des études sur les religions sémitiques.

Mais il ne tarda pas à abandonner ces disciplines à ses élèves devenus eux-mêmes des spécialistes, et à des collaborateurs de choix, pour se cantonner dans l'étude de saint Paul, des Évangiles et du milieu juif à l'époque de Jésus-Christ. Ses commentaires sur les Épîtres aux Romains et aux Galates, ses quatre volumes consacrés aux Évangiles, condensés plus tard dans son admirable étude sur l'*Évangile de Jésus-Christ*, ses enquêtes sur *Le Messianisme chez les Juifs* et sur *Le Judaïsme avant Jésus-Christ* font de lui le maître incontesté de l'exégèse et de la critique néo-testamentaires.

« Certaines sciences, a dit M. Paul Hazard, sont si difficiles et si compliquées, qu'elles demeurent pour ainsi dire interdites au grand public; elles demandent, pour être abordées seulement, une initiation préalable; elles exigent une vertu d'ascétisme qui ne saurait être communément répandue. Résister à cette contagion du facile, qui est un des maux les plus évidents de notre société moderne, pour maintenir au contraire le sens du difficile et du rare; résister aux puissances de légèreté et d'illusion, qui tendraient à nous faire croire que, seuls, le présent et l'immédiat sont dignes de notre attention; montrer par l'exemple ce que les études désintéressées ont non seulement d'élevé dans leur principe, mais de nécessaire à la vie d'une nation;... former loin des succès brillants des successeurs qui reprendront le même sillon (1) », telle est la noble mission des écoles et des groupements scientifiques qui se consacrent dans le silence et le recueillement à la recherche de la vérité. Ce « sens du difficile et du rare » transparaît dans toute l'œuvre du P. Lagrange, dans la minutie et la précision des plus humbles recherches critiques, dans l'accumulation infatigable d'une érudition exactement informée, sur lesquelles s'élèvera ensuite la brillante synthèse semblable à l'édifice bâti sur le roc.

* * *

Parvenu au soir de sa carrière, l'illustre savant peut mesurer avec une joie intime et profonde le chemin parcouru depuis un demi-siècle. Il y a tout d'abord son œuvre de prédilection, son École, l'École biblique et archéologique de Jérusalem, officiellement reconnue par le gouvernement français dans le magnifique couvent de Saint-Étienne, à l'ombre de la basilique byzantine dédiée par Eulocie au premier martyr, à l'endroit même où il rendit témoignage au Christ.

Cette École, modèle des institutions similaires établies à Jérusalem ou ailleurs, pourvue d'une bibliothèque sans rivale en Orient et d'un outillage scientifique parfait, rayonne aujourd'hui par le monde. Ses professeurs sont des maîtres incontestés; ses élèves peuplent les établissements scientifiques, depuis la Bibliothèque vaticane et les universités jusqu'aux séminaires les plus lointains.

La *Revue biblique*, la collection d'*Études bibliques*, et les publications plus spécialisées sont devenues des instruments de travail indispensables dans le monde savant. La critique biblique catholique a été restituée dans sa dignité et dans son prestige; elle est aujourd'hui affranchie de cette pénible sujétion à l'égard de la critique indépendante à laquelle il lui fallait demander des armes

(1) PAUL HAZARD, « Le 4^e Centenaire du Collège de France », dans *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1931, p. 839.

pour la combattre. L'esprit scientifique pénètre peu à peu les travaux de vulgarisation et les manuels, telle la précieuse collection *Verbum salutis* qui ne ménage pas sa gratitude au P. Lagrange et à ses collaborateurs pour la dette contractée à leur égard.

* * *

Moisson splendide! Elle n'a pas levé seulement sous la chaude caresse du soleil d'Orient; elle a connu aussi les heures sombres et les orages.

Léon XIII, qui aimait les hommes ardents et passionnés pour le vrai, et dont un des grands soucis fut la restauration des études philosophiques et exégétiques dans l'Église, ne ménagea pas ses encouragements au jeune fondateur de l'École de Jérusalem. Il comprenait l'ardeur de ceux qui se trouvent engagés dans la mêlée; lorsqu'il leur arrivait de ne pas mesurer exactement leurs coups, il avait le secret de les modérer discrètement et avec une paternelle indulgence. Ses lettres *Providentissimus* et *Vigilantia* témoignent de sa volonté de garantir aux travailleurs la pleine liberté scientifique dans le respect absolu du dogme dont il était le gardien.

Survint la crise moderniste. Le danger se manifesta surtout là où l'on était le moins paré à subir le choc. En adressant les félicitations de l'Épiscopat belge à la Faculté de théologie de Louvain cinq fois centenaire, S. Em. le cardinal van Roey rappelait l'attachement de cette institution aux doctrines orthodoxes, allant de pair « avec une saine modernité, et c'est précisément, ajoutait-il, cette note sagement progressive qui a préservé notre École théologique du modernisme (1) ».

Et l'œuvre constructive du P. Lagrange fut, contre les idées de M. Loisy, un antidote plus efficace que de volumineuses réfutations. Mais la nécessité d'une réaction immédiate et ferme se faisait impérieusement sentir. La tempête amène des remous dans les régions que l'on pourrait croire à l'abri de l'orage. Aujourd'hui le recul du temps donne un singulier relief à la sérénité et à l'humilité avec laquelle certains hommes, qui plaçaient au-dessus de tout la fidélité à la Foi et la soumission à l'Église, subirent l'épreuve. Qui n'a jamais rien produit ne craint pas le désaveu, suivant l'avertissement donné par le sage Boèce dans ses Consolations : *Si tacuisses, philosophus mansisses*.

Le P. Lagrange comprit que le sceau de l'adversité est la marque suprême de la faveur de Dieu. Il fit sienne la devise de Montalembert : *Virtus vincit vulnere*.

Il s'était remis résolument au travail, lorsque la guerre vint disperser professeurs et élèves et menacer l'École d'une ruine irréparable. Les Turcs y installèrent leur état-major. La bibliothèque ne fut épargnée que grâce à l'intervention d'amis sûrs. Le P. Lagrange fut déporté, puis expulsé, et pendant quatre ans, par un miracle d'énergie, il parvint à maintenir presque seul la *Revue biblique*, avec l'aide de quelques rares collaborateurs. Dès la nouvelle de la prise de Jérusalem par les Anglais, il s'embarqua et veille à ce que tout soit prêt à accueillir les siens au lendemain de la victoire. Celle-ci le trouva remis à la tâche.

Aujourd'hui il n'a plus qu'une ambition : celle de poursuivre en paix son labeur dans son humble cellule de moine, entouré de fidèles et filiales amitiés qui veillent sur sa verte vieillesse.

* * *

Le secret de cette vie? L'amour de Dieu et de l'Église; la passion de la vérité et de la recherche scientifique; le détachement absolu

(1) *Le V^e centenaire de la Faculté de théologie de l'Université de Louvain*, Bruges, 1932, p. 164.

qui, seul, permet de poursuivre dans la solitude un travail opiniâtre et acharné.

Dès 7 heures du matin, chaque jour, sa messe et son action de grâces terminées, le P. Lagrange se retire dans sa cellule. Jusqu'à midi il est retranché de parmi les vivants, invisible, presque inabordable. C'est à peine si on l'entrevoit, haute et massive silhouette, voûtée par l'âge, se diriger d'un pas quelque peu traînant vers la bibliothèque, où il va contrôler une référence, consulter un ouvrage. Le regard fatigué paraît absent; les traits sont figés sous le calot en bataille; d'un geste nerveux il caresse la barbe grisonnante. De son écriture menue et régulière il remplit d'innombrables feuillets. Sa pensée est intensément concentrée pendant ces heures qu'il ne sacrifie à personne. Il ne s'interrompt qu'à l'office de midi. Religieux exemplaire, il est assidu à sa stalle. Puis ce sera là détente à la récréation qui suit le repas. Il y témoigne d'une simplicité et d'une fraîcheur d'âme exquises, secoué d'un rire silencieux aux mots d'esprit qui ne manquent pas de fuser. Jamais sa conversation n'est banale. Sa parole est mesurée; sa courtoisie, héritée d'une vieille lignée bourgeoise de la province française, ne se dément pas. Il est, je pense, un des derniers humanistes. Les classiques grecs et latins sont ses compagnons de choix aux heures lourdes du jour, et plus tard l'après-midi se passe à dépouiller les revues les plus diverses, à corriger les épreuves, à prendre contact avec les piles de livres qu'apporte chaque courrier.

* * *

S'il faut en croire Anatole France, « on ne peut bien mépriser les honneurs que quand on les a obtenus ». C'est là peut-être le raffinement de l'orgueil. Le vrai détachement consiste à mépriser les honneurs qu'on n'a pas recherchés.

A part quelques titres académiques qu'il n'a jamais brigués, quelques distinctions dont il n'arbore pas les insignes, le P. Lagrange met sa seule fierté à porter la robe blanche de saint Dominique, sur laquelle il a jeté un éclat incomparable. Sa gloire à lui, c'est d'avoir été le champion de la vérité, d'avoir consacré sa vie à réaliser l'idéal proposé par Léon XIII : *Ne veritatis impar sit cum errore concertatio* (1). Sa récompense, c'est la restauration des sciences bibliques dans le respect de la Révélation et de la Rédemption, restauration due pour la plus grande part à l'immense labeur « de celui que l'on doit saluer comme le premier des exégètes catholiques (2) ».

G. RYCKMANS,

Professeur à l'Université de Louvain.

(1) Lettre *vigilantia*.

(2) J. COPPENS, dans *Revue d'Histoire ecclésiastique*, 1933, p. 955.

Comme de coutume, à l'occasion
de la Noël, LA REVUE CATHO-
LIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
ne paraîtra pas la semaine prochaine.

La crise du capitalisme

Perspectives d'avenir

I

Un premier enseignement ressort, d'une manière éclatante, de l'évolution économique contemporaine, en France comme à l'étranger : c'est la condamnation du capitalisme libéral, lequel correspond à une phase de l'histoire que l'on peut dire aujourd'hui terminée.

Deux raisons, l'une d'ordre économique, l'autre d'ordre politique, expliquent et rendent définitive cette condamnation.

Au point de vue économique, le capitalisme libéral est incompatible avec le développement moderne du monopole dans la production et les échanges. Sans doute les individualistes soutiennent-ils que ce développement même est la conséquence des interventions néfastes de l'État. Mais, nous l'avons montré plus haut, cette thèse est insoutenable. Ce sont les chefs d'entreprise eux-mêmes qui, dans la plupart des branches de l'activité économique, ont supprimé la concurrence pour s'assurer une exploitation plus avantageuse du marché. Ils l'ont fait par mille moyens, dont les trusts et les cartels sont les formes les plus visibles à côté desquelles il ne faut pas omettre de placer les multiples réglementations syndicales et les nombreuses ententes occultes. Quand on les presse dans leurs derniers retranchements, les défenseurs de l'individualisme déclarent que ces monopoles de fait demeurent toujours plus précaires et moins stricts que les monopoles de droit. En une image frappante, M. Jacques Rueff, à la dernière réunion des économistes de langue française, soutenait que les ententes privées, restreignant sans la supprimer complètement la concurrence, rendent seulement la circulation plus *pâteuse* alors que les monopoles publics *figent* complètement et en quelque sorte *crystallisent* la matière économique. Il ne nous semble pas que cette distinction, habile et ingénieuse, soit exacte. Car d'une part, il y a des monopoles de droit que tempère la possibilité des succédanés et qui par là gardent une certaine plasticité. Et, à l'inverse, certains monopoles privés parviennent très bien à s'assurer la domination d'un marché sans contrepoids ni limite. Les individualistes, ici encore, méconnaissent que l'évolution économique naturelle est aussi largement responsable de la tendance moderne au monopole que les facteurs législatifs et les interventions arbitraires des pouvoirs publics.

Or, cette économie de monopole, qui est issue du développement même du capitalisme, se heurte en tous pays à l'hostilité des masses populaires. Évidente dans les pays de démocratie parlementaire, cette opposition est non moins réelle, non moins agissante dans les pays de dictature puisque les dirigeants, en ces pays, ne peuvent faire complètement abstraction des intérêts de la masse et sont contraints, pour durer, de s'en inspirer dans leur politique économique.

Par ailleurs, nous l'avons précédemment noté, ce sont souvent les producteurs eux-mêmes, puissamment organisés, qui réussissent à obtenir de l'État qu'il dépasse la phase du capitalisme libéral et qu'il affermisse, par des mesures douanières et financières appropriées, le monopole privé une fois qu'il s'est constitué. Ainsi l'État, soit qu'il réagisse, sous la pression populaire, contre les monopoles de fait, soit qu'il cède à leur puissance et leur permette de la consolider, est nécessairement conduit à pratiquer

une politique de large intervention, en dépit des prescriptions abstentionnistes de la doctrine libérale (1).

II

Non moins improbable paraît être l'éventualité d'un retour à la période pré-capitaliste de l'évolution économique. Pourtant certains auteurs envisagent cette perspective avec quelque faveur. Ceux qui rendent responsables de la crise actuelle les progrès de la technique moderne sont tout naturellement amenés à souhaiter et à espérer une discipline rigoureuse de ces techniques, qui nous ramène aux temps de l'économie stationnaire, ou du moins imprime aux changements de l'outillage un rythme très ralenti. D'autres écrivains vont plus loin encore en ce sens, et le plus représentatif est M. Pierre Gaxotte. Au cours d'une brillante série d'éditoriaux de *Je suis partout* (2), M. Gaxotte s'est proposé de construire une doctrine économique distincte à la fois du libéralisme, qu'il reconnaît périmé, et du socialisme, qu'il estime néfaste. Cette doctrine est axée autour de deux notions fondamentales : celle de la *nation*, considérée comme une unité économique en même temps que politique (par quoi M. Gaxotte rejoint M. Lucien Borcard et, derrière lui, Paul Cauwès et Frédéric List), celle de la *corporation*, organisme intermédiaire entre l'individu et l'État, chargé de résoudre les conflits sociaux et d'élaborer les règles professionnelles (par où les thèses de M. Gaxotte s'apparentent avec celles des catholiques sociaux et du fascisme italien). En même temps — et là est à mon sens la partie faible du système — M. Gaxotte propose un ensemble de mesures qui permettraient de corriger le capitalisme des tares qui, à notre époque, le vicient. Reprenant une distinction proposée par M. C.-J. Gignoux entre le capitalisme d'*épargne* et le capitalisme de *spéculation*, M. Gaxotte prononce une condamnation extrêmement sévère à l'égard de ce dernier (3). Pour le faire disparaître, il préconise des dispositions très restrictives à l'égard des actions au porteur. On sent qu'il est choqué par le caractère flottant et immatériel du droit de l'actionnaire, qui n'a pas avec l'entreprise un lien fixe et durable. Il ne cache pas au reste que son idéal, c'est la propriété immobilière et terrienne et, dans un curieux article (4), il donne comme l'unique chance de salut, dans le désordre actuel du monde, la reprise de contact entre l'individu et le sol. Avouons que les programmes de retour à la terre nous semblent condamnés à demeurer thèmes académiques et se heurtent à un courant de l'évolution trop fort pour qu'il puisse être remonté. Pas davantage nous ne croyons que l'on doive renoncer à cette « trouvaille juridique » qu'est la société anonyme sans laquelle, comme l'écrivait naguère M. Nogaro, « le prodigieux développement économique de la société contemporaine ne se concevrait pas plus que sans les grandes inventions des sciences physiques » et qui est « la forme nécessaire de toute entreprise comportant une longue durée et exigeant des capitaux importants (5) ».

La doctrine économique et sociale de M. P. Gaxotte présente un caractère d'archaïsme bien naturel de la part de cet auteur, dont les sympathies politiques sont acquises à la monarchie; il nous paraît qu'elle passe à côté de la difficulté véritable : le régime économique de demain ne saurait comporter ni un retour à l'économie pré-capitaliste, ni une renonciation aux formes populaires de gouvernement. La difficulté précisément est de concilier

(1) Une curieuse tentative de rénovation de la doctrine libérale sous le nom de « néo-libéralisme » a été esquissée par M. P.-E. PLANDIN à l'occasion du Congrès de l'Alliance démocratique. Cf. son interview dans *Le Temps* du 25 octobre 1933.

(2) Juillet-août-septembre 1933.

(3) Cf. en particulier les articles des 9 et 16 septembre.

(4) Du 5 août 1933.

(5) B. NOGARO, *Traité élémentaire d'Économie politique*, I, p. 51.

le progrès technique avec l'équilibre économique, l'action politique des masses avec l'ordre social. On ne résout pas le problème en escamotant une de ses données.

III

Si une réaction vers des formes économiques individualistes et pré-capitalistes est impossible, si d'autre part — pour des raisons que nous avons indiquées plus haut — un changement révolutionnaire du système social semble peu vraisemblable, dans l'avenir prochain, pour notre pays, nous sommes amenés à cette conclusion que la société de demain sera le développement et le prolongement de l'état de choses actuel. Or, le trait essentiel du régime économique d'aujourd'hui est ce que l'on peut appeler son caractère *mixte* ou *composite*. A certains égards, il demeure capitaliste dans sa technique et dans ses fins; à certains autres, il déborde le capitalisme et inclut des éléments d'une nature différente.

Il ne sera pas inutile d'apporter ici quelques précisions qui feront mieux comprendre à quel point de l'évolution nous sommes présentement arrivés et nous aideront à deviner ce que sera sans doute la prochaine étape (1).

Dans l'organisation économique actuelle, le principe capitaliste est encore le moteur de la majorité des entreprises (2), ce qui veut dire : 1° qu'elles fonctionnent à l'aide de capitaux amassés et apportés volontairement par des individus; 2° que l'objectif de leur activité est la réalisation du plus grand profit pécuniaire. Si, par ailleurs, on se rappelle que le grand capitalisme exerce sur l'État une pression souvent efficace, qu'il a des intelligences dans les assemblées parlementaires, qu'on le rencontre dans les avenues du pouvoir, on voit qu'au total la part de capitalisme qui subsiste est extrêmement considérable. Nous ne pensons pas qu'il y ait chance qu'elle s'évanouisse dans l'avenir prochain.

Mais d'autre part — en France et dans les autres grands pays de l'Europe occidentale — existent des secteurs animés par un esprit ou inspirés par une technique en contraste avec le principe capitaliste. Si nous voulons prendre de ces secteurs une vue d'ensemble, c'est à nouveau une impression de diversité que dégage l'analyse. Les fins non-capitalistes de l'activité économique sont tantôt *nationales* et tantôt *sociales*. Dans le premier groupe se rangent les modalités de l'interventionnisme qui limitent et parfois suppriment la liberté des entreprises privées, afin de sauvegarder l'indépendance nationale ou d'accroître les ressources du fisc. Rentrent sous cette rubrique la plupart des monopoles d'État, ainsi que les mesures douanières — lorsqu'elles ne sont pas détournées de leur fin propre pour servir les intérêts particuliers et accroître les bénéfices de telle ou telle branche d'industrie. S'inspirent au contraire d'une préoccupation sociale les prescriptions légales adoptées à l'instigation des masses ouvrières ainsi qu'un grand nombre de monopoles municipaux. Et si l'on voulait être complet il faudrait encore mentionner les efforts faits pour consolider ou créer une sorte de « petit capitalisme » dans l'agriculture, dans l'industrie ou dans le commerce avec, si possible, réunion

sur la même tête des qualités de propriétaire et d'exploitant. La législation en faveur de l'artisanat, les lois sur la petite propriété paysanne, certaines dispositions d'exonération ou de privilège d'ordre fiscal s'inspirent de ce souci et contribuent à créer, à maintenir, à développer un type d'entreprise également distinct de la grande production concentrée et de l'exploitation socialisée. Elles accentuent donc la variété de notre structure économique et sociale.

Au surplus, quand nous employons l'expression de « secteurs différents » nous servons-nous d'une image peu exacte. En réalité, les divers principes et les diverses techniques ne sont pas simplement juxtaposés, mais souvent associés en un véritable amalgame. Une manifestation typique de ces combinaisons est fournie par les *sociétés d'économie mixte* (3) où se rencontrent, dans les mêmes rouages administratifs, des délégués de l'État et des représentants d'individus ou de collectivités : les uns ont pour fonction de faire prévaloir dans l'entreprise la considération de l'intérêt général ou d'orienter l'affaire dans le sens de la satisfaction maxima du besoin social, tandis que les autres représentent le point de vue traditionnel de la gestion au prix de revient le plus bas et avec le profit le plus haut. Ces organismes, à leur apparition, ont été considérés comme des sortes de monstres par les économistes orthodoxes. De fait, l'hétérogénéité des éléments qui les composent est la source de bien des difficultés. Ils n'en sont pas moins hautement représentatifs, par cette hétérogénéité même, de l'état présent de l'évolution économique, et ils iront sans doute en se multipliant. Rappelons à cet égard que le nouveau régime des *chemins de fer* comporte la création d'administrateurs d'État qui prendront place dans le conseil de chacun des grands réseaux, et auront un droit de regard sur la gestion — que, dans la *Compagnie Générale Transatlantique*, telle qu'elle vient d'être réorganisée, l'État, détenant la majorité des actions, sera en mesure de parler en maître aux assemblées générales, cependant que la gestion effective et quotidienne s'exercera par les méthodes et avec la technique des sociétés anonymes ordinaires — que dans la compagnie *Air-France*, à côté des administrateurs qui représentent les capitaux privés, prennent place des administrateurs d'État nantis d'un droit de veto à l'égard des mesures qui leur paraîtraient contraires à l'intérêt national, — qu'en fin de compte le conseil d'administration de la *Compagnie Nationale du Rhône*, constituée le 27 mai 1933, seize membres sur quarante représentent l'État tandis que les autres sont les représentants du Département de la Seine (6) des villes des régions riveraines (6) de la Compagnie P.-L.-M. (6) et des sociétés intéressées (6).

En même temps qu'ainsi, au sein d'entreprises et d'affaires qui demeurent partiellement privées, pénètrent les fins collectives ou publiques (2), nationales ou sociales, un effort parallèle se poursuit dans le sens de l'assouplissement et, comme on dit souvent, de l'*industrialisation des services et des exploitations de l'Etat*. Pour ne citer qu'un exemple, la régie des tabacs, depuis qu'elle a été confiée à la Caisse autonome d'amortissement, s'est inspirée, dans sa gestion, des méthodes en usage dans les entreprises capitalistes ordinaires et dont une longue expérience a consacré le succès. Parties de deux directions antithétiques, la société anonyme et l'entreprise d'État se rapprochent ainsi et on conçoit qu'à la limite elles puissent se rencontrer en un type mixte qui mettrait ce que la technique capitaliste comporte d'efficacité au service des fins supérieures de l'intérêt public (3).

(1) Les vues que nous développons ici ne sont pas sans analogies avec celles de W. SOMBART dans son grand ouvrage *Das Moderne Capitalismus*, partiellement traduit en français sous le titre *L'Apogée du Capitalisme*, Payot, 1932. Cf. également de W. SOMBART : 1° une communication faite en 1929 au *Verein für Sozial. Politik* sous le titre *Die Wandlungen des Capitalismus* (Les transformations du capitalisme) et publiée dans le tome 175 des comptes rendus des travaux du *Verein*; 2° une brochure intitulée *Die Zukunft des Kapitalismus* (L'avenir du Capitalisme), Bucholz und Weiswange, 1932. M. B.-S. CHLEPNER a commenté les vues d'avenir de M. W. Sombart dans un intéressant article de la *Revue de l'Institut Sclavay* (L'avenir du Capitalisme, janv.-mars 1933).

(2) Sur la définition du capitalisme on se reportera aux ouvrages recensés dans l'excellente bibliographie dressée par M. G. BRUGUIER pour l'ouvrage italien précité *La crisi del capitalismo*. Cf. également F. PERROUX, *Sociétés d'Economie Mixte et Système Capitaliste* (Revue d'Economie Politique, juillet-août 1933, pp. 1278-1281).

(1) M. F. PERROUX dans l'article précité de la *Revue d'Economie Politique* (juillet-août 1933) montre bien que les sociétés d'économie mixte ne sont pas nécessairement anticapitalistes.

(2) Sur les expériences italiennes d'économie mixte, cf. L. GANGEMI, *La società anonima mista*, Florence, 1933.

(3) Sur la notion américaine d'industrie de service public, cf. F. TREVOUX, *Le développement et la réglementation de l'industrie électrique aux Etats-Unis*, Giard, 1933, avec une importante préface de M. Ed. LAMBERT.

L'imbrication des activités individuelles, collectives et publiques se poursuit également, sur un plan beaucoup plus général, par le moyen d'une *technique juridique* encore à ses débuts et que nous croyons appelée à un grand avenir. La faille de l'individualisme rend nécessaire une extension de l'action réglementaire et coordinatrice des groupes de et l'État. A certains égards, notre époque voit le heurt de ces trois ordres de forces. L'État et les groupes entravent et parfois tyrannisent les individus. Les groupes, lorsqu'ils deviennent très puissants, entrent en révolte contre l'État ou l'asservissent à leurs fins particulières. L'État tente de réagir et quand il y parvient, comme il arrive sous les régimes de dictature, mate les groupes ou ne leur laisse qu'une indépendance purement apparente. Mais par-delà ces conflits s'ébauchent des formes d'entente et de *synthèse*. L'association entre le groupe et l'État est réalisée dans un certain nombre de lois récentes où le partage d'attribution se fait conformément au schéma suivant : à l'État, le soin de fixer les directives générales et d'imposer à tous le respect de la règle. Aux collectivités, la mission de diversifier l'application des principes par une réglementation variable selon les milieux professionnels. La mise en œuvre de cette méthode suppose, il est vrai, l'existence d'organisations économiques qui souvent ne sont encore qu'embryonnaires. Elle implique une sorte de renaissance du régime corporatif sous une forme modernisée et qui tienne compte d'une mobilité de la technique et des goûts, et d'une distinction des classes que l'Ancien Régime n'avait pas connues. En France, où l'action collective se heurte à des obstacles nés d'un particularisme extrêmement vivace, la tâche est singulièrement malaisée. Elle s'impose cependant et les grandes lois sociales de ces dernières années ont — autant que cela se pouvait faire dans l'état de division où la classe ouvrière se débat — adopté cette orientation nouvelle. Sans revenir sur la législation qui régit le travail à domicile, le repos hebdomadaire, la journée de huit heures (1), signalons que la loi du 11 mars 1932 relative aux allocations familiales (entrée partiellement en application le 1^{er} octobre 1933) oblige les employeurs à s'affilier aux caisses de compensation déjà existantes ou à en former d'autres sur le même modèle (2). Elle consacre donc une institution collective spontanée. L'intervention de l'État était indispensable pour donner à cette institution un caractère de généralité que d'elle-même elle n'avait pu prendre, mais en somme elle se borne à sanctionner, en l'étendant aux réfractaires, l'action organisatrice des intéressés.

C'est de même par des solutions de synthèse entre l'action collective et l'intervention de l'État que tendent à se résoudre en tous pays le problème des *cartels patronaux* et celui de *syndicats ouvriers*. A l'égard des uns et des autres, les pouvoirs publics ne peuvent s'en tenir ni à une attitude d'hostilité systématique qui méconnaîtrait le caractère collectif de l'économie moderne, ni à une politique de faiblesse qui fermerait les yeux sur les dangers que, du point de vue de l'intérêt général, l'action du groupe peut comporter. Admettre les syndicats et les cartels; leur confier même à l'occasion la mission d'ordonner dans leur sphère l'activité économique; veiller en même temps à ce qu'ils ne fassent pas de leur puissance un usage antisocial, tel est l'objectif à atteindre et on s'y achemine — à travers mille difficultés.

En dernière analyse, ce qui distingue le régime économique d'aujourd'hui des constructions doctrinales de l'individualisme et du socialisme, c'est qu'il réalise un mélange d'éléments empruntés à des systèmes différents. Naturellement, le dosage actuel n'a rien d'immuable. Il subira dans l'avenir des changements. Il se peut qu'à certains moments, par une réaction dont le passé offre des exemples, soit accrue la part qui, dans ce mélange, revient aux forces individuelles et privées. La ligne générale de l'évolution, perceptible derrière ces oscillations temporaires, nous paraît caractérisée par une *intégration croissante des individus dans le groupe et des groupes dans l'Etat*. Mais cette évolution, si elle implique le recul de l'individualisme, n'entraîne pas nécessairement le déclin du capitalisme. Elle postule seulement sa transformation qui, nous y avons insisté, est déjà partiellement accomplie. Les dirigeants du capitalisme comprendront sans doute la nécessité pour eux de se plier à une discipline collective et d'accepter un partage de souveraineté avec les facteurs d'économie publique et sociale. Il y ont au fond intérêt, s'il est vrai qu'ils se garantissent par là contre le risque de mutations brusques infiniment plus dangereuses, qu'ils gardent dans la gestion des grandes affaires une place prédominante, et qu'ils continuent, derrière les façades démocratiques ou dictatoriales, à jouer dans l'État un rôle secret souvent décisif.

N'en concluons pas à la pérennité du capitalisme. Il est une catégorie historique qui n'a pas toujours existé (1) et qui disparaîtra un jour. Mais — abstraction faite de l'éventualité d'une nouvelle guerre mondiale qui ouvrirait la porte à toutes les possibilités — rien ne permet d'affirmer l'imminence de sa chute (2).

GAËTAN PIROU,
Professeur à la Faculté de Droit
de l'Université de Paris.

Au presbytère d'Houbiemont

(Extrait)

... Ce fameux déjeuner fut enfin prêt. Il était excellent. Je n'en saurais dénombrer ni les plats ni les vins. Il en est qui tiennent registre de toutes leurs bonnes frairies. Je ne me rappelle pour ma part, que les mauvaises, celles qui faillirent m'empoisonner.

Point davantage ne rapporterai-je au complet les graves propos et plaisanteries innocentes qu'échangèrent les quinze convives.

Certains laïcs prennent pour règle de ne pas parler affaires, lorsqu'ils traitent leurs amis. Il est vrai que, souvent, ce serait aussi ennuyeux pour eux qu'agaçant pour leurs invités. Voyez-vous le vétérinaire s'étendre sur les génisses qu'il soigne, le fabricant de chaussures sur les orteils de ses clients, l'écrivain sur ses prochains livres, le banquier sur ses voleries et le dentiste sur les chicots de ses malades?

Au contraire, les curés devisent volontiers de leur ministère, de leurs études et du gouvernement de l'Église, sans pour autant s'interdire d'autres sujets d'actualité comme la pluie et le beau

(1) Cf. G. PIROU, *Intervention légale et contrat collectif de travail* (Revue d'Économie politique, nov.-déc. 1913); *Le problème du contrat collectif de travail en France* (Revue Internationale du Travail, 1922); Léon Daguat et l'Économie Politique (Revue d'Économie Politique, janvier-février 1933). Cf. également G. SCHELLE, *Le Droit ouvrier*, Collection Armand Colin, 1922; J. BRÉTHE DE LA GRESSAYE, *Le Syndicalisme, l'Organisation professionnelle de l'État*, Librairie Sirey, 1931.

(2) Cf. sur cette loi R. RHEIN, *Les allocations familiales obligatoires*, Librairie du Sirey, 1932.

(1) Sur les origines historiques du capitalisme, cf. la bibliographie de M. G. BRUGER dans le volume italien précité, *La crisi del capitalismo*, pp. 154-159.

(2) Ces pages formeront la conclusion d'un ouvrage sur *La Crise du Capitalisme* qui paraîtra bientôt à la Librairie du Recueil Sirey, à Paris.

temps, la paix et la guerre, la maladie et la santé, le recrutement de l'Académie française et la date approximative de la fin du monde.

M. le doyen de Malsogne donna son avis sur divers personnages dont parlaient alors les journaux. S'il disait : « M. un Tel a des idées ! » cela signifiait qu'un Tel avait les siennes ; s'il disait : « Il lui manque quelque chose », c'est que ce personnage n'avait pas la chance d'être d'accord avec lui.

Un convive scotiste démontra en cinq secs la supériorité de Dun Scot sur saint Thomas d'Aquin ; un autre donna quelques nouvelles fraîches de la Cour romaine : il les tenait de la sœur d'un chanoine breton dont le cousin était maître d'hôtel chez un ami de l'ambassadeur du Brésil. Le curé de Nisramont voulut de nouveau réditer l'histoire de sa paroisse depuis les Mérovingiens jusqu'à nos jours, mais on l'arrêta comme il abordait l'époque des Capétiens-Valois. Le vicaire d'Orneville éclaircit deux points de syntaxe où il s'avouait en désaccord avec Montaigne. L'abbé Pecquet lut un projet de séquence latine à la gloire de Catherine Labouré, récemment canonisée. L'abbé Pazô révéla les provisions de cierges et de charbon qu'il avait faites en prévision de la baisse du franc. D'autres encore parlaient, qui de son journal, qui de la chorale, qui de sa vie intérieure, qui de la baisse de la moralité publique. Il y en eut aussi qui n'ouvrirent guère la bouche que pour manger, se bornant à glousser de contentement et à applaudir charitablement aux saillies de leurs confrères.

Nulle part on ne plaisante avec plus d'agrément que chez les curés de campagne. Ce sont gens cultivés que l'état de grâce préserve de la tristesse et que ne brident point trop de contraintes mondaines. Enracinés dans leur foi et fixés quant à l'essentiel, ils disposent du champ infini des choses contingentes pour exercer leur fantaisie. Ajoutez qu'ils ne sont ennemis, ni rivaux les uns des autres et, du reste, assez vertueux pour supporter l'ironie et les petites égratignures d'amour-propre. Comment, à ce compte-là, n'aurait-on pas fait grande dépense d'esprit et de taquinerie à la table du curé Pazô ?

Cependant, quelques membres de l'assemblée passaient pour moins spirituels que leurs confrères : un ancien industriel entré dans les ordres après son veuvage, un docteur en théologie, grand collaborateur de revues savantes, et un bachelier en droit-canon, fort entendu aux œuvres de Clément d'Alexandrie. On les laissait d'ordinaire déboucher les bouteilles et verser à boire. Mais, aujourd'hui, c'est fête et ils sont forcés de se produire dans leur répertoire. L'ancien industriel tient de sa sainte femme d'épouse, comme il l'appelle, l'histoire du curé perdu en Dieu, il devra la raconter ; l'abbé Pecquet lui donnera la réplique avec l'histoire de celui qui n'avait pas peur des morts, le docteur en théologie récitera la leçon du canonicien et le bachelier en droit canon tirera de son portefeuille la circulaire du marchand de Saint-Sulpice pour la lire à l'assistance.

Tout cela, sans doute, n'est pas génial, ni de nature à étonner la lointaine postérité ; si je m'en fais l'écho, c'est afin de montrer à quoi peut se divertir l'âme innocente des curés ardennais. Au reste, le lecteur pourra toujours sauter les pages qui l'ennuieraient, passer ce qu'il connaîtrait déjà et remplacer la lecture de ce qui suit par l'étude de Kant ou Spinoza.

* * *

Donc, l'ancien industriel fit le récit suivant :

Ma sainte femme d'épouse — que Dieu ait son âme ! — racontait qu'un vieux prêtre tout perdu en Dieu, mais un peu sourd et de vue basse, administra une fois le sacrement de pénitence à qui n'en avait assurément pas besoin.

C'était l'hiver, où il fait encore noir lorsque nous arrivons à l'église pour la messe.

Marmonnant ses pieuses invocations et traînant le pas, le vieillard montait la nef déserte, quand il aperçut, dans l'ombre du confessionnal, une silhouette en partie cachée par le rideau vert.

— C'est la bonne mère Poncin, pensa-t-il, qui vient chercher son absolution du vendredi.

Il entra dans la guérite, s'assit sur le coussin creusé à la forme de son séant, et tandis qu'à travers le treillis de bois la pénitente égrenait le chapelet de ses menus aveux, il songeait, sans prêter attention à cette confession qu'il entendait pour la cent et unième fois : « Que n'ai-je un quarteron de Mères Poncin dans le village ! Ah ! si nos vieilles encore ingambes s'amenèrent à la messe au lieu de rester à se chauffer les genoux devant leur feu ! Soyez béni, Seigneur, pour la mère Poncin qui vous offre avec moi, par ce temps de gel, l'hommage matinal de sa ferveur ! »

Cependant, collant sa mauvaise oreille au grillage, le prêtre ne percevait plus aucun murmure :

— Elle a fini ! pensa-t-il, et toussant un bon coup pour se nettoyer la gorge, il lui adressa les quelques conseils et encouragements qu'il donnait d'ordinaire aux dévotes :

— Continuez, mon enfant, à braver les intempéries pour assister aux offices quand vous le pouvez. Faites régner la paix dans votre ménage, supportant les imperfections des autres comme ils doivent supporter les vôtres. Récitez pieusement le chapelet, refrérez les démangeaisons de la langue, évitez l'orgueil et le découragement, offrez vos peines et vos travaux au Bon Dieu et dites cinq *Pater* et cinq *Ave* pour votre salutaire pénitence.

Puis il donna l'absolution, sortit du confessionnal et grimpa sur une chaise pour ranimer la veilleuse du Saint-Sacrement.

Comme il remettait la chaise à son rang, il s'étonna que la mère Poncin n'eût pas encore regagné sa place.

— Elle devient sourde, pensa-t-il.

Et de l'allée :

— C'est fini, mère Poncin ! dit-il à mi-voix vous pouvez sortir, c'est la même pénitence que la fois dernière !

Cependant, point ne bougeait encore la dévote. Alors, haussant le ton :

— La chose est faite, tout va bien, amenez-vous par ici, mère Poncin, je vous redirai tout bas votre pénitence.

Mais la mère Poncin ne voulait toujours rien savoir.

— Je ne la croyais tout de même pas si dure d'oreille, murmura le vieillard.

Et allant vers elle, il lui frappa sur l'épaule... Alors, il comprit que c'était la Sainte Vierge qu'il avait confessée, dont le sacristain, nettoyant l'église, avait, la veille, posé là la statue.

* * *

Quand vint son tour, l'éminent canoniste nous donna lecture de la circulaire qu'un marchand de Saint-Sulpice aurait adressée à sa clientèle ecclésiastique. La voici :

« Monsieur le Curé,

« Considérant que la main-d'œuvre liturgique spécialisée coûte de plus en plus cher, nous nous mettons à votre entière disposition pour vous vendre les articles suivants au plus juste prix. Ils sont construits avec tout le fini qu'exige leur emploi au cours des cérémonies somptueuses de notre sainte liturgie :

« I. — *Enfant de chœur* en aluminium inoxydable, cheveux blonds naturels, yeux bleus constamment et modestement baissés. L'enfant de chœur en aluminium inoxydable sert les messes basses ainsi que les messes solennelles et se règle selon les temps de l'année

ecclésiastique. Les genuflexions sont parfaites. Un déclanchement automatique empêche d'une manière absolue la chute du missel.

» Prix complet avec calotte rouge ou noire, robe assortie et deux surplus de rechange. l'unité : fr. 497.25

» A la commande, prière d'indiquer le nombre et la hauteur des marches de l'autel.

» Nota : L'enfant de chœur en aluminium inoxydable ne boit pas le vin des burettes et ne tourne pas la tête pendant les offices.

» II. — Suisse, acier forgé, belle prestance, mollets rembourrés. Le suisse acier forgé précède le prêtre pendant la quête et s'arrête à chaque rang en criant : « Pour les œuvres de M. le Curé ! Les yeux mobiles montés sur roulement à billes breveté se fixent sur chaque fidèle alternativement comme pour l'inviter à donner son argent.

» Livré complet avec habit chamarré garanti lavable et gants blancs de rechange, le suisse acier forgé, belle prestance : fr. 974.35

» Disques de rechange : « Pour le denier de Saint-Pierre » et « Pour le denier du culte ». Supplément : fr. 21.05

» III. — Chaisière zinc et cuir tanné, habit de couleur sombre, corsage fermant haut, chapeau noir. La chaisière zinc et cuir tanné se déplace entre les rangs des fidèles pour percevoir le prix des places.

» Avantage : La chaisière ne rend pas la monnaie, la chaisière zinc et cuir tanné. fr. 634.55

» Moyennant un supplément de 50 francs la chaisière zinc louche d'un œil; de 75 francs : louche des deux yeux.

» IV. — Chanoine tôle enduite, belle imitation. Le chanoine tôle ondulée se lève au *Gloria Patri*, se découvre, s'incline et se rassied d'une manière parfaitement naturelle. Le chanoine tôle ondulée, belle imitation, ventre demi-gros. fr. 732.55

» Ventre gros extra, article de haut luxe fr. 932.65

» Pour 50 francs en plus, le chanoine tire un mouchoir rouge de sa poche et prise une fois; pour 75 francs en plus, prise deux fois.

» Dans l'attente de vos ordres, veuillez agréer, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués. »

OMER ENGLEBERT.

Pourquoi nous devons aimer Claudel⁽¹⁾

Le titre de cet entretien serait déplacé si je ne m'adressais qu'à vos premiers rangs où se pressent tant d'amis de cette maison et de mon sujet.

Vous êtes ici parce que vous aimez Claudel — et vous savez pourquoi. Il serait donc de ma part aussi prétentieux de paraître vous l'apprendre, qu'indiscret de vous le demander. Il n'est cependant pas téméraire d'imaginer vos raisons diverses.

Vous l'aimez pour la puissance et la splendeur de son lyrisme; son dramatique; sa somme philosophique; le tumulte, l'énorme variété de son inspiration, son dynamisme, sa véhémence, la sève, la saveur, la truculence, la magnificence de son langage; l'élévation vertigineuse de ses vues; vous l'aimez parce qu'il a

lui-même aimé Eschyle, Virgile, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine... vous l'aimez pour *Fête d'Or*, *Connaissance de l'Est*, *les Cinq Odes*, *l'Otage*, *l'Echange*, *Violaine*, *Corona*.

Vous l'aimez, les uns, parce qu'il est demeuré attaché à ce Tardenois — cette terre proche des nôtres, que dominent les tours de Reims — les autres, parce qu'il a vu et s'est imprégné de tant de pays, d'océans, de fleuves, de montagnes, d'aubes radieuses sur l'Archipel, et jusqu'à Tokio, où Dieu, qui n'a pu le faire assister à la création ou à la fin du monde, lui a offert le terrifiant spectacle de son tremblement.

Vous l'aimez, les uns : parce qu'il est de chrétienté et vous interpelle comme saint Paul, son patron, les Corinthiens; les autres : parce qu'il est si foncièrement humain; les uns : parce que vous le lisez à vue et vous déchiffrez son œuvre (dont la bordure seule est touffue) par un instinct, une intuition de pygmée dans la forêt de lianes; les autres : parce que vous n'en saisissez que les sons, sinon le sens, mais qu'au même moment où vous vous y perdez, vous ressentez le charme inconscient de l'incantation qui s'en dégage.

Bref, vous avez chacun vos raisons excellentes, vos réactions personnelles, parfois contradictoires et disparates, sans parler de ceux qui ne l'aiment que par snobisme, mais pas assez alors pour aller jusqu'à braver comme vous, pour lui, ce dur décembre.

Et je n'aurais dès lors rien à ajouter, si nous n'étions rassemblés pour rendre hommage, sous forme d'une leçon, que cette école — véritablement supérieure — m'a demandé de donner à ses élèves sur le poète par excellence... (Je songe à l'écolier qui rapporte de la distribution, le prix d'excellence et une couronne de lauriers — je songe à Dante, le poète altissime.)

C'est donc elles qu'il importe d'instruire. *Pourquoi*, Mesdemoiselles, *dévez-vous l'aimer?*

Sans doute, sur ce chapitre, la jeunesse n'attend guère les conseils et n'écoute que ses voix secrètes... Aussi vais-je me borner à vous suggérer, à vous soumettre respectueusement trois raisons pour lesquelles, parmi tant d'autres, il s'impose tout au moins à votre sympathie, à votre intelligence, à votre cœur. Le reste dépendra de vous.

La première, c'est qu'il est poète.

Qu'est-ce qu'un poète? Je vous mets aussitôt en garde.

Ne songez pas à ces horribles hommes de lettres dans les cafés, dont il dit son dégoût :

La fumée et les bocks, tous ces lorignons et ces barbes immondés — à ces versificateurs dont les sonnets parlent tout seuls comme des tabatières à musique. Mais imaginez, bien d'aplomb sur ses jambes, équilibré, dru, équilibré, le sourcier qui, tenant légèrement des deux mains la baguette de coudrier, marche d'un pas égal, en attendant qu'elle s'arque, se recourbe, se redresse, d'une force invincible, pour lui révéler la présence souterraine de l'eau...

Ainsi va celui qui sait faire jaillir de la terre aride des mots, la source des émotions nouvelles : la poésie.

Là où d'autres ne l'auraient pressentie, n'y voyant que du sable et des cailloux, son génie la décèle et la dénonce. Dans le vocabulaire quotidien, les agencements du rythme et de la syntaxe, devant un paysage banal, ou le cœur d'un pauvre mortel, son pouvoir magique, son magnétisme s'exerce et découvre la nappe pure et la beauté occulte...

Claudé est un de ces rares devins.

Au vers alexandrin « enfantin et vieillot, inventé pour dépouiller les vibrations de l'âme et toutes les initiatives sonores », il a substitué son rythme personnel, basé sur le nombre et l'élément phonétique, « cette poésie latente, brute encore, mais infiniment plus vraie, jaillie d'une source infiniment plus profonde que toutes les malherberies à la mécanique ».

(1) Introduction faite le 12 décembre à l'École Supérieure de Jeunes Filles, rue d'Arlon, à Bruxelles, à des lectures par G. Bertin, sociétaire de la Comédie-Française.

Ecoutez-le, dionysiaque, aux prises avec l'Inspiration :

*Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,
Croirez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange
de paroles,*

Sans que les fumées m'en montent au cerveau!

*Ah, ce soir est à moi! ah cette grande nuit est à moi! tout le gouffre
de la nuit comme la salle illuminée, pour la jeune fille à son premier
bal!*

*Elle ne fait que de commencer! Il sera temps de dormir un autre
jour!*

*Ah, je suis ivre! ah, je suis livré au dieu! j'entends une voix
en moi et la mesure qui s'accélère, le mouvement de la joie,*

*L'ébranlement de la cohorte olympique, la marche divinement
tempérée!*

*Que m'importent tous les hommes à présent! Ce n'est pas pour
eux que je suis fait, mais pour le*

Transport de cette mesure sacrée!

*O le cri de la trompette bouchée! ô le coup sourd sur la tonne
orgiastique!*

*Que m'importe aucun d'eux? Ce rythme seul! Qu'ils me suivent
ou non? Que m'importe qu'ils m'entendent ou pas?*

Voici le dépliement de la grande aile poétique!

*Que me parlez-vous de la musique? Laissez-moi seulement mettre
mes sandales d'or!*

*Je n'ai pas besoin de tout cet attirail qu'il lui faut. Je ne demande
pas que vous vous bouchiez les yeux.*

Les mots que j'emploie,

Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point les mêmes?

*Vous ne trouverez point de rimes dans mes vers ni aucun sortilège
Ce sont vos phrases mêmes. Pas aucune de vos phrases que je ne
sache reprendre!*

*Ces fleurs sont vos fleurs et vous dites que vous ne les reconnaissez
pas.*

*Et ces pieds sont vos pieds, mais voici que je marche sur la mer
et que je joue les eaux de la mer en triomphe!*

Vous allez entendre encore dans quelques instants, ces strophes, ces vers, improprement appelés « versets claudéliens », venus, non du vers classique, comme le vers libre, mais de la prose découpée, avec des blancs et des vides, césurée selon la respiration, le souffle de l'homme et le débit exact des syllabes de notre langue.

Mais son invention poétique nous touche plus encore par son objet que par sa forme... Du thème le plus banal la poche profonde éclate en un grand cri.

Sur un sommet inculc, il découvre la source montagnarde qui donne à boire à l'océan avec sa petite coquille; il demande pitié pour ces eaux désirantes, ces eaux en lui qui meurent de soif et toute son âme jaillit bientôt comme un grand jet d'eau claire. Qu'il touche à une terre nouvelle, aussitôt il en a démêlé les gisements...

Avec quelle netteté, quelle fraîcheur d'impression n'a-t-il pas, dès son premier contact, compris notre Ardenne?

« Je reviens, — qu'il m'excuse de vous lire un fragment de lettre qu'il m'écrivait en octobre — d'un voyage de trois jours dans ce magnifique pays. Bastogne, Rossignol, Saint-Hubert, Beauraing, tous ces noms me rappellent des secondes presque poignantes de mon passage en foudre à travers un pays plein de mystère et de poésie, un des plus suggestifs que j'aie jamais contemplés. Entre lui et moi s'est établie une de ces espèces de correspondances immédiates dont on sent la force douloureuse par cette arrivée immédiate dans l'âme d'une grande composition

naturelle que l'auto rend presque simultanée avec sa disparition. Ces profondes forêts, ces larges ondulations, ces horizons l'un derrière l'autre qui se dérobent et nous entraînent avec eux, ces cheminements obscurs de la route et de l'eau, tout cela fait une des ambiances les plus poétiques que je connaisse. C'est vraiment le pays de Shakespeare et de Verlaine, dont je n'ai pas vu sans émotion le nom apparaître et disparaître sur la plaque signalétique d'un hameau. »

Mais cette poésie naturaliste et humaine, le souffle qui gonfle, ces grandes odes et ces colloques avec la Muse, si émouvants soient-ils, n'atteignent pas la beauté limpide et translucide qu'il a puisée dans les trésors catholiques.

C'est la deuxième raison, Mesdemoiselles, qui va guider votre assentiment.

Car il n'en est pas moins demeuré réaliste.

Si le catholicisme s'est emparé de lui, si Dieu est devenu son principal, son seul personnage, ce n'est pas par mysticisme, goût de l'inconnu ou de l'inconscient, mais, au contraire, parce qu'il est une réalité vivante — parce qu'il est quelqu'un dans notre vie.

Claudiel est un poète catholique — au sens étymologique du mot — universel, c'est-à-dire en tant qu'il capte l'homme tout entier, corps et âme — la terre et le ciel — le sublime et le familier.

Il est en ordre ainsi — comme le constate S. Fumet — avec l'esprit et la matière; avec ce qu'il appelle les deux mondes : l'invisible et le visible. Il devient, selon son ambition, leur conciliateur ce qui ne l'empêche de lier étroitement la prophétie et la bonhomie, le rire et l'adoration solennelle.

Depuis sa conversion à Notre-Dame, et son action sur tant de jeunes bonnes volontés, sur tant d'âmes loyales menées par lui à la trace de Dieu, que de magnifiques introspections dans le champ nouveau et vierge offert à ses sondages...

Les livres sacrés, l'Écriture, la Bible, les psaumes, la patrologie, la vie des saints : quel domaine inépuisable, quel « trésor indéfectible » dont il explore et exploite les richesses...

De quelle fiévreuse poussée la baguette de coudrier ne cesse-t-elle pas ici de se tordiller, d'être tordue et retordue?

La vie de l'Église, la liturgie, le chemin de la croix, quel intarissable réseau, quel courant, quel torrent, quel flux et reflux d'eaux vives!...

Une troisième raison, Mesdemoiselles, d'aimer Claudiel est déduite de l'image des femmes qu'il vous propose, sinon comme modèles, tout au moins comme sujet de méditation, parce que lui-même vous a beaucoup aimées.

*Le groupe de toutes mes mères et sœurs, toutes les nobles femmes
qui sont mortes avec décence.*

Elles marchent devant moi avec une assurance modeste,

Et l'une parfois se retourne et me regarde,

De ces yeux pleins d'une lumière céleste

Anastasie et Apolline, Perpétue et Félicité

Et le jaon Emerentienne aux yeux bleus avec sa tête rouge

Et ses fauves cils baissés...

SAINTE CÉCILE.

Bourreau, c'est en vain que tu l'y prends à trois fois pour l'exterminer.

*Fi! ennemi de la joie! tu ne peux avec ta grande arme de feu
Dans cette gorge modulante interrompre la gamme involontaire.*

SAINTE COLETTE.

*Cette mendicante couleur de poussière qui chemine à travers la
Bourgogne*

Quatre ou cinq femmes et paysans à la file

Et Colette la première sur son âne qui regarde Dieu.

SAINTE THÉRÈSE.

Resplendissante dans le souffle du Saint-Esprit.

Ruisselante de flammes et de larmes —

Que les chemins de l'Estramadure et les deux Castilles voient en marche jour et nuit pour planter une prieure et quatre filles où Dieu le veut, entre deux pierres du désert, le Carmel, comme un rayon de miel fauve...

SAINTE GENEVIÈVE.

Telles dans la même passion de bien faire et la même loyauté à leurs vœux, celles qui ont des peuples entiers pour enfants et de qui l'époux est Dieu.

SAINTE SCHOLASTIQUE.

L'Abbesse, seule éveillée parmi le peuple de ses brebis, Ecoute son frère qui parle et qui ne sait pas qu'il est minuit...

SAINTE ODILE D'ALSACE.

Ma grande Odile au visage si doux, avec de petits points de rouille Ma fille d'Alsace en or, chargée de soie comme une quenouille!

figures idéales et prophétesses...

D'autres encore, qui dominent son œuvre et se confondent avec lui comme Béatrice avec le Dante, Laure avec Pétrarque, Jeanne d'Arc avec Peguy, Bernadette avec Francis Jammes...

Cette jeune fille Violaine, de l'Annonce faite à Marie. Ecoutez : c'est vous-mêmes :

Je suis Violaine, j'ai dix-huit ans, mon père s'appelle Anne Vercors, ma mère s'appelle Elisabeth,

Ma sœur s'appelle Mara, mon fiancé s'appelle Jacques. Voilà. C'est fini, il n'y a plus rien à savoir, tout est parfaitement clair, tout est réglé d'avance et je suis très contente...

Ah! que le monde est beau et que je suis heureuse!

Pardonnez-moi parce que je suis trop heureuse! parce que celui que j'aime m'aime — et je suis sûre de lui, et je sais qu'il m'aime, et tout est égal entre nous! et parce que Dieu m'a faite pour être heureuse et non point pour le mal et aucune peine.

Hélas! Bonheur trop facile!

Pour mériter son auréole Violaine devra sacrifier ses rêves délicieux et accepter l'immolation à l'image de Marie dont Claudel lui impose l'exigeant, l'impérieux exemple...

L'angélus sonne.

Voici la servante du Seigneur.

Dans une scène pathétique, Violaine, s'accusant d'une faute qu'elle n'a pas commise, rompt ses douces fiançailles...

L'angélus sonne.

Le poète n'arrête pas là son émouvant parallèle...

Il va le mener jusqu'à une ressemblance plus parfaite encore, jusqu'à la maternité de la Vierge.

Devenue lépreuse, Violaine, sans un murmure, s'est retirée dans la solitude forestière — quand, une nuit de Noël, Mara, sa sœur rivale, qui a épousé son fiancé, lui apporte, comme une louve, le cadavre de son premier-né — la suppliant elle, la sainte! de le ressusciter, Violaine n'hésite pas. Sa vocation s'accomplit. Elle enveloppe l'enfant de son châle, le presse sur son sein ulcéré et, miracle! lui rend la vie. Les yeux seuls ont changé de couleur et une goutte de lait tremble aux lèvres du nourrisson... cependant que se déroulent dans le monastère voisin les chants de Bethléem.

Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous...

Ainsi la jeune fille du Soissonnais rejoint ses sœurs de Domrémy, de Lourdes et de Lisieux, et je ne puis m'empêcher de songer

à la petite Fernande Voisin, à laquelle Notre-Dame de Beauraing a demandé le 3 janvier dernier de se sacrifier également pour elle.

Est-ce trop vouloir?

Dans l'Otage, Sygne de Coufontaine, la jeune aristocrate est à son tour précipitée dans l'héroïsme... Pour sauver Pie VII qui s'est réfugié sous le toit de sa famille, elle accepte — non sans un cruel déchirement — l'horrible marché que lui offre le répugnant préfet Turelure et consent, pour l'épouser, à rompre — elle aussi — les plus suaves fiançailles...

Sacrifice presque surhumain qui se dépassera lui-même jusqu'au pardon et qui ne s'excuse que par l'enjeu : la menace du schisme, la vie de l'Eglise, le salut des âmes...

Mesdemoiselles, le Ciel ne vous demandera pas de pareilles immolations... Vous n'aurez pas, dans de telles circonstances, à sauver un Pape, mais la vie réservée certes à quelques-unes de vous — les élues qu'elles aient jusqu'ici vécu dans l'enchantement et l'illusion, ou qu'elles connaissent déjà le sel des larmes — des moments où leur âme devra, sous tant de formes, répondre à l'appel de Dieu et se hausser aux joies sublimes du renoncement.

Puissent alors les saintes femmes dont nous vous venons d'évoquer la céleste image — puissent Sygne de Coufontaine et Violaine retourner vers elles leurs regards persuasifs...

Pour engager et conduire une âme ardente et fine dans les voies de la perfection, le meilleur entraîneur est encore un poète.

THOMAS BRAUN.

Régime temporel et primauté du spirituel

La primauté du spirituel a été mise en belle lumière par M. Maritain dans un livre connu de tous.

Aujourd'hui, dans un nouvel ouvrage que tous doivent lire (1), M. Maritain entreprend de montrer comment le spirituel, le spirituel chrétien, le spirituel catholique, au sens plein du mot, doit informer la vie individuelle et sociale, le moral, le politique et l'économique, en pénétrant les multiples énergies, de quelque ordre qu'elles relèvent et cela dans notre milieu actuel du XX^e siècle.

Ce problème, d'une importance souveraine, problème urgent et angoissant, M. Maritain l'aborde et s'efforce de le résoudre en toute simplicité et franchise, avec toutes les ressources de sa riche nature et, pour reprendre une expression devenue courante, mais qui n'en demeure pas moins éloquent : « C'est avec son âme tout entière » qu'il va à ce qu'il estime être la vérité.

* * *

L'ouvrage débute par des considérations universelles où la part de la spéculation métaphysique est prépondérante, elles forment « une philosophie de la liberté où l'on essaye de montrer comment l'univers de la liberté suppose l'univers de la nature

(1) *Du régime temporel et de la liberté*, par JACQUES MARITAIN. Collection des *Questions disputées*, un vol. de X-274 pages. Paris, Desclée, De Brouwer et Cie, 12 francs français.

et se constitue cependant dans un ordre à part irréductible au premier (1) ». L'auteur y prouve, en prenant pour guide saint Thomas et s'opposant à la foi à Kant et à Hegel, qu'au centre de la vraie philosophie morale, laquelle ne peut s'édifier que sur une métaphysique, surgit le concept du libre arbitre, mais d'un libre arbitre dont on ne peut se faire une idée juste qu'à condition de distinguer deux notions de la liberté souvent confondues par nos contemporains : la liberté de choix et la liberté d'autonomie.

L'erreur de beaucoup, écrit M. Maritain, « fait consister la suprême liberté dans la liberté de choix elle-même; comme si on ne choisissait pas pour n'avoir plus à choisir! Le libre arbitre devient sa fin à lui-même, et l'homme, condamné à choisir toujours sans jamais s'engager, est précipité dans une dialectique de la liberté qui détruit la liberté : pour être toujours disponible au nouveau choix que l'instant propose, il refuse d'opter pour une fin qui une fois choisie limiterait le champ des choix possibles; pour jouir comme d'un bien suprême du pur exercice de sa liberté, il refuse de spécifier celle-ci par des motifs de raison. Enfermée ainsi dans l'autonomie d'un vouloir sans fin dernière et d'un libre arbitre déraciné de la raison, son ascèse consistera à dissoudre dans l'indéfini sa personnalité, sa liberté et sa capacité d'aimer, car aimer c'est se lier. La liberté de choix est prérequise à la moralité, elle ne la constitue pas. C'est la régulation vitale de l'acte libre par la raison (par la raison humaine et, plus encore, par la raison éternelle), c'est, comme dit saint Thomas, la *consonance avec la raison* qui constitue formellement la moralité... La solution que saint Thomas propose à un tel problème, c'est la solution chrétienne. Oui, l'homme est appelé à devenir dieu, mais par une participation de grâce à la nature d'un Dieu transcendant, personnel, et libre... Ainsi c'est avec la sainteté que la parfaite liberté d'autonomie coïncide... Dieu étant au sommet de la personnalité, et l'homme étant aussi, d'une façon si précaire que ce soit, une personne, c'est dans la relation entre ces deux personnes que consiste le mystère de la conquête de la liberté (2) ».

Plus loin, M. Maritain prouvera fort aisément qu'une confusion analogue a été créée sur le plan de la vie sociale : « Sans doute, dit-il, par un effet du ferment chrétien présent dans la pensée occidentale, l'idée de liberté domine la plupart des grandes philosophies politiques modernes. Mais de quelle façon? Et quelle notion ces philosophies se font-elles de la liberté? C'est ici que les divisions commencent... A quelle philosophie politique conduit en revanche la conception de la liberté que nous avons exposée? Selon cette philosophie politique la société civile est essentiellement ordonnée, non à la liberté de choix de chacun, mais à un bien commun temporel qui est la droite vie terrestre de la multitude, et qui n'est pas seulement matériel, mais aussi moral; et ce bien commun lui-même est intrinsèquement subordonné au bien intemporel de la personne et à la conquête de sa liberté d'autonomie (3) ».

* * *

C'est ici que se place, dans l'ouvrage de M. Maritain, la soudure entre la morale et la sociologie, en prenant ce dernier terme dans son sens le plus large.

Il s'agit, en effet, de savoir par quels organes la société civile sera normalement ordonnée au bien commun temporel, comment elle sera organisée à cette fin, quelles seront les clefs de voûte d'une conception organique de la société?

Il conviendra, répond en substance M. Maritain, d'appeler une telle conception à la fois, « personnaliste » et « communautaire ».

(1) Avant-Propos, p. IX.

(2) Pp. 37 à 42.

(3) Pp. 46 à 50.

Imaginée sur ce plan, la société de demain rappellera par certaines grandes lignes l'architecture sociale du Moyen âge. Elle sera, comme la société du Moyen âge, de type « corporatif, auctoritatif et pluraliste », mais ce type sera réalisé dans notre société moderne sous des modalités nouvelles à raison des dissemblances profondes qui séparent le XX^e siècle du XIII^e, tant au point de vue de la mentalité qu'au point de vue de la structure politique, économique et technique. Toute l'organisation sociale — en particulier l'organisation du travail, intimement dépendante de l'idée même qu'on se fait de la vie — sera réalisée en fonction d'abord de la valeur primordiale de la personne humaine et de sa fin dernière, en fonction ensuite du bien commun de la société; ce qui ne se pourra que dans un cadre, — non étatique — mais corporatif. Dans ce cadre seront résolus les problèmes de propriété et usage des instruments de production, d'usage de l'argent, de gestion de l'entreprise. Notons-le en passant : on est heureux de voir ainsi reprises et consacrées par M. Maritain des vues développées il y a quelque quarante ans par des précurseurs tels que ce la Tour du Pin traité longtemps d'utopiste par les pygmées de la science sociale, et auquel d'ailleurs M. Maritain se plaît à rendre hommage.

« Le même principe pluraliste, écrit M. Maritain, trouverait des applications tout autres dans l'ordre juridique institutionnel. A qui médite sur les problèmes posés par la diversité religieuse au sein d'une même civilisation et sur la possibilité de leur trouver une solution raisonnable et pacifique, il apparaît qu'un jour la législation sera peut-être amenée à reconnaître dans les questions mixtes (à la fois et indissolublement civiles et religieuses) aux diverses familles spirituelles d'une même cité un statut juridique différent. La morale d'un athée n'est pas la même que celle d'un chrétien, et ses capacités comme son idéal de comportement éthico-social ne sont pas non plus les mêmes (1) ».

* * *

Cette phrase peut servir de transition entre la première et la deuxième partie de l'ouvrage, celle-ci consacrée aux concepts « Religion et culture ».

Partant de la notion d'ordre qui découle de l'idée d'unité et qui doit jouer un rôle dominant et universel, mais qui admet toutes sortes de plans et de degrés de réalisation, M. Maritain essaie de dégager du processus historique qui débouche sur l'époque actuelle les lignes maîtresses de l'édifice social qui doit abriter la génération présente et la génération future.

« La solution vraie, écrit-il, ressortit à la philosophie de l'analogue. La notion d'ordre est une notion essentiellement analogique. Les principes ne varient pas, ni les suprêmes règles pratiques; mais ils s'appliquent selon des manières essentiellement diverses, qui ne répondent à un même concept que selon une similitude de propositions... Si donc il est vrai que dans son mouvement historique la culture passe sous diverses constellations de signes dominants, il faut dire que le *Ciel historique* ou l'*idéal historique* sous lequel une chrétienté moderne est à imaginer est tout à fait différent du ciel historique ou de l'idéal historique de la chrétienté médiévale (2) ». Et plus loin : « On doit remarquer que dans la civilisation médiévale les choses qui sont à César, tout en étant nettement distinguées des choses qui sont à Dieu, avaient dans une large mesure une fonction ministérielle à leur égard; pour autant elles étaient « cause instrumentale » à l'égard du sacré, et leur fin propre avait rang de « moyen » à l'égard de la vie éternelle. »

En vertu d'un processus de différenciation normal en lui-même

(1) P. 73.

(2) P. 122.

(bien que vicié par les plus fausses idéologies), l'ordre profane ou temporel s'est au cours des temps modernes constitué à l'égard de l'ordre spirituel ou « sacré » dans une relation non plus de « ministérialité », mais d'« autonomie », — qui n'exclut pas de soi la reconnaissance de la primauté de l'ordre spirituel, car il peut y avoir subordination entre « agents principaux », et entre « fins » : la subordination au spirituel s'entend alors selon que le temporel est agent principal moins élevé, non agent instrumental, et que le bien commun terrestre est fin intermédiaire, non simple moyen (1).

M. Maritain dénonce énergiquement mais justement comme un « paradoxe historique » la connexion qui s'est établie à une certaine époque entre le « monde bourgeois » et « la projection sociologique ou le phénomène sociologique de la religion ». Avec Berdiaeff qui a écrit *De la dignité du Christianisme et de l'indignité des Chrétiens*, et plus récemment le *Problème du communisme*, il déplore amèrement le mal que ce paradoxe monstrueux a fait à la masse ouvrière qu'elle a contribué à éloigner du christianisme (2). M. Maritain juge sévèrement le système et l'organisation économiques inspirés par l'individualisme et le libéralisme. Sa critique rejoint celle du Dr Haësse dans cet ouvrage sur *l'Éthique du travail* que nous avons eu le plaisir de recommander il y a quelques mois aux lecteurs de cette revue.

* * *

Reste la question des moyens à employer pour faire passer dans la pratique de la vie sociale la conception nouvelle : c'est ce que M. Maritain essaie de préciser dans la troisième partie intitulée : « De la purification des moyens ».

M. Maritain ne minimise certes pas la gravité, la complexité, les difficultés que présente le problème des moyens. Lisez plutôt : « A supposer qu'il s'en trouve parmi les chrétiens (des âmes héroïques, des réalisateurs de génie), une rénovation chrétienne du monde, si peu probable que les difficultés présentes rendent un tel succès, *peut* réussir (non sans les stigmates d'imperfection et de précarité de toute réussite humaine). Cette simple possibilité suffit pour qu'il soit raisonnable à des hommes d'action de se l'assigner comme fin temporelle. Et si elle échoue il sera impossible qu'elle échoue tout à fait, parce que le témoignage, au moins, demeure (3) ».

Etant donnée la nécessité de transformations foncières, qui oserait prédire que le succès serait bien téméraire? Mais il suffit qu'il soit dans l'ordre des possibles pour que nous ayons non seulement la faculté, mais l'obligation de donner à l'œuvre les forces que nous tenons de la Providence.

Dès lors il importe de déterminer la ligne dans laquelle doivent se tenter ces transformations foncières.

Que la réforme sociale doive être tout d'abord morale, cela ressort à toute évidence de ce qui a été démontré. Non pas que l'on puisse espérer convertir au préalable tous les hommes à la vertu; pareille condition serait prétexte à éluder tout effort, mais « les révolutions sont l'œuvre d'un groupe d'hommes relativement peu nombreux qui leur consacrent toutes leurs forces (4) ». Ces chefs de la réforme sociale devront être « dans le monde », sans être « du monde », au sens où le Christ entend le monde quand il y envoie ses apôtres. Ils devront être des chrétiens qui se proposeront de se pénétrer le plus possible de l'esprit évangélique.

Mais n'allons pas croire que la transformation du régime temporel soit l'affaire de l'Église même « laquelle a des fins non pas temporelles, mais éternelles et spirituelles, essentiellement suprapolitiques et suprasociales, et qui veille jalousement à ne s'inféoder à aucune régime, à aucune classe, à aucun parti ». N'allons pas

croire non plus qu'elle soit l'affaire de ce qu'on appelle de nos jours « l'action catholique ». « Celle-ci engage l'Église, elle concerne le travail d'apostolat du laïc opérant sous la direction de la hiérarchie catholique. La pression des événements n'a fait, au cours de ces deux dernières années, qu'amener les catholiques à prendre mieux conscience de sa définition et de sa nature. Essentiellement chose d'Église, l'action catholique relève de l'ordre spirituel ou du glaive spirituel, sa raison formelle est purement spirituelle. Ce n'est pas qu'elle doive ignorer l'ordre temporel et se désintéresser de lui, loin de là! Mais quand elle atteint les choses de l'ordre temporel, — social, économique et politique, — elle ne le fait qu'au point de vue des valeurs spirituelles engagées là et qui dominent cet ordre (1). »

On est ainsi conduit par élimination à l'idée de formations politiques. Est-ce à dire que nous trouverons les formations politiques appropriées à nos sociétés contemporaines dans ces partis « politiques » qui subsistent encore en plusieurs pays, notamment en France et en Belgique? Que non pas! proteste M. Maritain. « Un parti politique catholique, ordonné de soi et directement au temporel (en tant que parti politique) et spécifié par la religion (en tant que parti « catholique ») risque à la fois de compromettre le bien du catholicisme et des âmes dans les affaires du monde, de temporaliser, particulariser et avilir le spirituel, de faire confondre la religion avec le comportement et la politique d'un parti; et de trahir d'autre part, à certains moments, le bien temporel qu'il a pour objet de servir, en hésitant à engager un nom trop lourd à porter dans des initiatives et des risques d'ordre purement terrestre, qui parfois, et dans leur hardiesse même, sont précisément exigés pour le salut terrestre de nos biens terrestres... Il n'y a naturellement aucune raison pour que les catholiques soient politiquement centrés autour d'un même parti; ajoutons même que pris à part, l'« intérêt » du catholicisme (*secundum hominem dico*) serait justement, non pas qu'à la limite tous les catholiques fussent groupés dans un seul parti, si puissant qu'on le rêve, mais bien qu'il y eût une majorité de catholiques dans tous les partis (honnêtes), — à supposer que les États modernes laissent subsister dans leur sein la multiplicité, normale de soi, des partis et des spécifications politiques (2). »

Qu'il nous soit permis de dire ici la profonde satisfaction que nous éprouvons de voir confirmée par M. Maritain une opinion qu'avec plusieurs amis nous avons exprimée à maintes reprises en ces derniers temps, à savoir que le concept du « parti politique » est désormais périmé et condamné à disparaître comme un anachronisme; que, par conséquent, sur le plan de la représentation nationale — qui sera un élément indispensable — mais tout à fait en dehors de la formule parlementaire, ce sont les corps sociaux et non plus les partis qui constitueront l'axe essentiel.

Nous reconnaissons volontiers que l'organisation des catholiques en parti politique a été un bien, qu'elle a été un très précieux moyen de défense pour les intérêts religieux, dans les circonstances créées par l'individualisme du XIX^e siècle.

Notre pensée n'est nullement que les catholiques, là où ils sont encore organisés en parti politique, en Belgique par exemple, aient le devoir, ni même le droit de dissoudre leur parti aussi longtemps qu'existent en face d'eux des partis adverses. Autant vaudrait prêcher à une nation le désarmement alors que les nations voisines demeurent armées. Mais, réserve faite des nécessités de l'heure, il importe au plus haut point de savoir dans quel sens il convient d'orienter le mouvement des esprits, des groupements et de la société tout entière.

Il est temps de conclure avec M. Maritain : « On peut penser que le nouvel âge dont nous voyons les premières lueurs sera, —

(1) Pp. 124, 125.

(2) Voir spécialement pp. 143 à 146.

(3) P. 165.

(4) P. 167.

(1) Pp. 172, 173.

(2) Pp. 174, 175.

je dis pour les chrétiens et pour la chrétienté, quoi qu'il advienne d'eux dans le monde, — non pas un âge théocratique et non pas un âge humaniste, mais un âge plus humain que l'humanisme et plus divin aussi que celui de la théocratie, un âge où l'importance et la noblesse de la créature seront plus que jamais reconnues, mais en tant même qu'elle est de Dieu et qu'il vit en elle : humanisme mais de l'Incarnation, théocratie mais de l'amour divin communiqué au cœur (1).

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale.

Le réalisme psychologique de Virginia Woolf⁽²⁾

Pour de nombreux lecteurs français, *Mrs. Dalloway*, le premier roman de Virginia Woolf qui ait été traduit en notre langue, est demeuré associé à des images printanières. Car le printemps de 1929 leur apporta la révélation de cette journée de juin où la romancière avait suivi son héroïne depuis la promenade dans Londres matinal jusqu'à la soirée mondaine qu'éclaire si mystérieusement le sourire de la mort. Et tout le long du récit Clarissa Dalloway passait, abandonnant dans le miroir d'autres sensibilités des images d'elle-même adorablement pures. Autour d'elle une poésie jaillissait pour évoquer subtilement les complexes rapports entre des êtres qui goûtent leur solitude et pourtant aspirent à s'en évader. Cette apparente indécision, ce lyrique tremblement de toutes choses augmentaient la valeur des minutes sacrées que Mrs. Woolf comparait à « des boutons sur l'arbre de la vie ». On sentait qu'en de tels moments l'écrivain nous avait livré, avec des raffinements de grande dame et des pudeurs d'artiste, une gerbe de vérités aussi précieuses que les fleurs qui chargeaient les bras de Clarissa Dalloway.

Encouragés par ce succès, les éditeurs français nous donnèrent sans tarder la traduction de la *Promenade au phare*. L'auteur affirmait sa virtuosité technique dans cette symphonie en deux parties reliées par un intermède : une fin d'après-midi et puis, à dix ans d'intervalle, une matinée, avec tous les événements précis indiqués (ou mieux, escamotés) dans des parenthèses de trois lignes. Mais surtout chacun des acteurs était saisi en pleine vie intérieure, dans ce *no man's land* où venaient s'affronter les instincts opposés qu'il portait en son âme. Et chacun d'eux connaissait encore de brèves illuminations : « La grande révélation ne vient peut-être jamais ; elle est remplacée par de petits miracles quotidiens, des allumettes inopinément frottées dans le noir ». Dans cette atmosphère d'impressionnisme chatoyant la vie quotidienne apparaissait très semblable au patient travail de l'artiste qui reconstruit inlassablement le bûcher qu'embrasera la flamme divine.

Pour *Orlando*, son spirituel traducteur ne dissimulait point que c'était là un roman à clef ; il réclamait même le droit de mettre ce dernier mot au pluriel. De ces nombreuses clefs Charles Mauron nous confiait d'abord celle qui ouvre la principale serrure : à sa naissance, Orlando était le frère du bel adolescent dont le château de Knole conserve le portrait ; au terme du récit, trois siècles après après avoir changé de sexe sinon de personnalité, il est devenu

miss Sackville-West. Mais pour goûter le charme de cette métamorphose il est moins utile de consulter les psychiatres modernes que de relire quelques pages du vénérable sir Thomas Browne. Il faut surtout se souvenir qu'à la fin de *Comme il vous plaira*, un Orlando épousait Rosalinde : imaginez-leur un fils, il unira la vaillance de son père à la grâce malicieuse de sa mère. Un grand souffle élizabéthain gonfle les voiles du navire qui porte Orlando et sa fortune à travers l'histoire d'Angleterre, depuis l'ère de la Reine Vierge jusqu'au temps de la Reine Virginia. Cette capricieuse féerie n'en contient pas moins tous les principes d'un art que Floris Delattre, dans son excellente étude sur *Le Roman psychologique de Virginia Woolf*, définissait comme « un mélange, à parties presque égales, d'impressionnisme et d'intellectualisme ».

L'intellectualisme, on dirait volontiers que Mrs. Virginia Woolf le trouva dans son berceau, comme un jouet de famille. Du côté de sa mère, elle avait des ancêtres français, dont une arrière-grand-mère qui lui légua ce doux prénom de Virginie. Quant à son père, Leslie Stephen, il appartenait au groupe des rationalistes et des agnostiques ; en 1879, George Meredith le peignait, dans *l'Egoïste*, sous les traits sympathiques de Vernon Whitford. Le même Meredith, dans une lettre datée de la Noël 1892, avouait à Mrs. Stephen que son attachement pour la petite Virginia allait croissant de jour en jour. Vingt ans plus tard, elle épousait un intellectuel radical, Leonard Woolf, admirateur de Samuel Butler et spécialiste de psychologie politique. Avec son mari, elle fonda, en 1917, la *Hogarth Press*, maison d'édition et centre de ralliement pour une élite de lecteurs cultivés. On conçoit aisément que si Mrs. Woolf a cherché dans l'impressionnisme une défense contre la sécheresse d'une vision tout intellectuelle, il lui était, en revanche, impossible de ne point se construire une théorie de l'impressionnisme.

C'est dans *Orlando* qu'elle décrit avec un alerte humour la dictature de la mémoire : « La nature, écrit-elle, a encore compliqué sa tâche et augmenté notre confusion parce qu'elle ne s'est pas contentée de jeter dans le sac de notre esprit toutes sortes de loques et de chiffons, mettant un bout de pantalon d'agent de police auprès du voile nuptial de la reine Alexandra ; mais elle a imaginé de faire coudre, par le léger lien d'un fil unique, cet ensemble hétéroclite. La Mémoire est la couturière, une couturière fort capricieuse ». Autant que notre Marcel Proust, Virginia Woolf insiste donc sur cette omnipotence de la mémoire et ses romans seront, eux aussi, les évocations d'une durée reconstituée par la mémoire à l'aide des illuminations qu'elle a reçues en quelques instants privilégiés. Mais ce qu'elle admire surtout dans ces jeux de la mémoire, c'en est le pouvoir fantasque et quasi féérique.

Nous venons de voir que Mrs. Woolf libérait la mémoire de toute attache spatiale ; elle ne travaille pas moins à desserrer la rigoureuse notion de temps. Partant d'une observation dont nos expériences quotidiennes ont d'avance vérifié la valeur, elle dénonce « l'extraordinaire discordance du temps mesuré par l'horloge et du temps mesuré par l'esprit ». A propos de son héros, elle ajoute : Certaines semaines augmentaient son âge d'un siècle ; d'autres, de trois secondes au plus. En somme, la tâche d'estimer la longueur de la vie humaine (nous n'aurons pas l'audace de parler de celle des animaux) dépasse notre capacité ; car, à peine avon-nous dit qu'elle dure des âges, nous nous ressouvenons qu'elle est plus brève que la chute d'une feuille de rose sur le sol ». Il est difficile de ne point souligner dans cette phrase le léger glissement grâce auquel Mrs. Woolf, après avoir opposé le temps mathématique à la durée psychologique, conclut artificieusement à la totale suppression de la réalité universelle en faveur de la sensa-

(1) Pp. 185, 186.

(2) Ces pages servent de préface au roman *Nuit et Jour*, de M^{me} WOOLF, traduit de l'anglais par MAURICE BEC et qui paraîtra bientôt aux *Éditions du Siècle*, à Paris.

tion personnelle. Mais pareil déplacement de valeurs (ou, si l'on préfère, d'accents sur les valeurs) constitue la première démarche de tout impressionnisme littéraire.

Les catégories d'espace et de temps ainsi écartées, notre romancière s'en prend aux choses qu'elle refuse d'accepter pour des réalités, indépendantes de l'être qui les contemple. Aussi se plait-elle à dérouter le naïf Orlando qui a cru pouvoir généraliser jusqu'à proclamer que le ciel est bleu et que l'herbe est verte : « Levant le nez, il vit qu'au contraire le ciel ressemblait aux voiles qu'un millier de Madones ont laissé tomber de leurs chevelures et que l'herbe flotte et s'assombrit comme un envol de jeunes filles qui fuient l'étreinte de satyres vêtus, sortis des forêts enchantées ». Sur quoi Orlando, confessant que les deux descriptions opposées sont également légitimes, désespère de jamais apprendre ce qu'est la poésie et ce qu'est la vérité. Deux secrets que Virginia Woolf se garderait bien de lui révéler, car elle se plaît à développer ces deux motifs de la vie vécue et de la vie rêvée, pour les mêler, pour en tirer les plus exquises variations.

Les critiques ont souvent rappelé ce que Mrs. Woolf doit à Marcel Proust et à James Joyce. Elle n'est pourtant point une ingrate quand elle qualifie *Ulysses* de « mémorable catastrophe, — audace de géant, terrible désastre ». Trahirait-on sa pensée en disant qu'elle a pénétré dans l'œuvre de Proust et dans celle de Joyce comme en deux immenses laboratoires? Elle utilise leurs résultats sans refaire en public leurs expériences de chimie psychologique; elle organise le terrain conquis sans recommencer détaillé l'inventaire de ses richesses. En d'autres termes, elle reste sensible aux nécessités artistiques : acceptation de certaines limites, choix du détail significatif. Seulement, à mesure qu'elle devient plus sûre de son art, elle estompe davantage ces limites et va chercher ces repères dans une zone plus profonde de l'âme.

Évoquant sa première rencontre avec un ouvrage de Virginia Woolf (il s'agissait de *La Chambre de Jacob*), André Maurois a écrit : « Cela me rappelait un peu Giraudoux, mais sans les jeux précis de Giraudoux; c'était du Giraudoux scintillant dans le brouillard ». Appréciation qui ne pouvait déplaire à Mrs. Woolf puisque, dès 1919, dans un article sur « le roman moderne », elle déclarait : « La vie n'est pas une série de lanternes disposées symétriquement; la vie est un halo lumineux, une enveloppe à demi transparente qui nous entoure depuis la naissance de notre conscience jusqu'à sa mort ». Pour persuader le lecteur français que l'œuvre entière de Mrs. Woolf marque un effort pour représenter toujours plus subtilement cette vision de la vie avec son lumineux halo, on doit rappeler que les trois romans traduits dans notre langue forment une sorte de plateau dans la chaîne de ses ouvrages : *Mrs. Dalloway* date de 1925, *La Promenade au phare* de 1927 et *Orlando* de 1928. Trois romans les avaient précédés : *Le Départ vers le large* en 1915, *Nuit et Jour* en 1919, *La Chambre de Jacob* en 1922. Après *Orlando*, d'autre part, la romancière parut se recueillir pour frapper un coup plus décisif : c'est en 1931 qu'elle publia les *Vagues* et que ses fidèles amis purent complètement mesurer quel progrès elle avait accompli dans son exploration de l'âme humaine.

Tous les critiques s'accordent pour reconnaître que le poème romanesque des *Vagues* est, à ce jour, sinon le chef-d'œuvre, du moins l'ouvrage le plus significatif de Mrs. Woolf. Imaginez, comme fond de décor, un vaste jardin plein d'oiseaux chanteurs et qui descend jusqu'au rivage où viennent jouer les vagues; admettez encore que, par une subtile correspondance, les interludes qui évoquent ces vagues, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, marquent à la fois les étapes dans une journée de la mer et dans un demi-siècle de durée humaine. Alors vous serez prêts à écouter

les confessions que nous livrent, en une sorte de chœur, les six personnages des *Vagues* et dont le suprême mot d'ordre sera : lutte inflexible contre la mort. Non point seulement la mort brutale qui nous abattra finalement, mais plutôt la mort qui corrompt insidieusement la vie pour faire de l'adulte qu'on admire « les restes et les cendres d'un être qui jadis fut splendide ». A plusieurs reprises, au cours du récit, reviendra cette annonce : « La goutte tombe que le temps avait formée sur le toit de l'âme ». Aux yeux de Virginia Woolf, ces chutes des gouttes du temps sont les véritables événements, ressentis ici par Bernard, Neville et Louis aussi bien que par Jinny, Susan et Rhoda. Associés depuis leur enfance, ils demeurent les interprètes d'une conscience commune, encore qu'ils aient dû accepter de voir la même cire se diviser pour leur former six personnalités distinctes. Mais ils souffrent de cette séparation; ils luttent pour le maintien de leur entente. Dans un monde où rien n'a de permanence, leurs six efforts conjugués ne seront pas de trop pour retarder le triomphe du flot qui les veut emporter.

Sans quitter le roman des *Vagues*, je pourrais multiplier les affirmations de cette croyance qu'être soi-même, c'est être en même temps bien d'autres choses : le poète que l'on aime, la touche de lumière que l'on découvre, l'algue qui flotte dans le vent, l'écume qui remplit de sa blancheur les creux des rochers. Parfois cela paraît une simple coquetterie : « De même que je plie ma robe et ma chemise, ainsi, dit Rhoda, je me dévêts de mon désir sans espoir d'être Susan, d'être Jinny ». En d'autres instants, une sorte de lyrique communion abolit tous les obstacles : « Quand nous sommes assis ensemble, tout proches, dit Bernard, nos paroles parviennent à nous fondre l'un dans l'autre. Une brume nous isole à deux. Nous formons un territoire insubstantiel ». Écoutez encore ce cri de Bernard : « Se voir réduit par quelqu'un d'autre aux proportions d'un être unique, comme c'est étrange! » Je ne puis douter que ce maître du chœur dans le roman polyphonique des *Vagues* n'exprime la pensée de la romancière quand il proclame : « Je ne crois pas à la séparation. Nous ne sommes pas des êtres uniques ».

En effet, le motif si somptueusement orchestré dans les *Vagues*, il formait déjà le thème central du second roman de Mrs. Woolf. *Nuit et Jour* a, bien entendu, d'autres mérites auxquels Katherine Mansfield rendait un juste hommage lorsqu'elle disait : « Il est impossible de ne point comparer *Nuit et Jour* aux romans de Jane Austen ». Comme la glorieuse ancêtre, Mrs. Woolf faisait ici une large place aux conversations raffinées où les êtres s'examinent et se définissent. A l'exemple de Jane Austen, elle mêlait une délicate comédie mondaine à l'aventure de Katherine Hilbery qui poursuit sa quête du bonheur et n'hésite point à déclarer : « C'est la vie qui importe, rien que la vie; ce qui importe, c'est le progrès accompli pour arriver à la découverte, l'éternel et constant progrès, non la découverte elle-même ». Charitablement, sa biographe lui accorde de parvenir à la conquête de son bonheur. Mais, avant ce dénouement optimiste, nous aurons parfois admiré une Katherine qui ressemblait à une bête sauvage, emprisonnée chez les civilisés de Cheyne Walk.

C'est qu'elle y joue son va-tout. On l'accuse d'être une égoïste qui s'enferme dans sa tour d'ivoire alors qu'elle médite avec horreur sur l'isolement des êtres. Ni sa culture philosophique ni ses fiançailles avec Rodney n'ont pu guérir cette plaie. Or, pendant qu'elle s'afflige ainsi, l'homme qui est digne d'elle conclut rageusement que nous ne pouvons nous fier ni aux hommes, ni aux femmes, ni aux rêves. Il lui reste pourtant une lumière pour éclairer sa route, une ardeur pour réchauffer son âme : « On peut, dit-il, rejeter toutes les formes des êtres humains et cependant conserver la passion qui semble inséparable de la chair ». Cette passion-là, c'est le désir d'union humaine, réponse au double appel qui nous est adressé d'être à la fois nous-même et les autres. On diminuerait

Nuit et jour en y voyant seulement l'histoire d'une jeune fille courtisée par deux amoureux. Moins subtilement mais non moins sûrement que Clarissa Dalloway ou les personnages des *Vagues*, Katherine Hilbery a été sommée de résoudre le dilemme que Virginia Woolf propose à tous ses héros : solitude ou généreuse expansion.

* * *

Mais ce dilemme n'est que la traduction d'une double possibilité de notre vie intérieure. A force de louer Mrs. Woolf sur l'originalité de sa technique ou sur son adresse à utiliser les instruments artistiques de l'introspection, ne risque-t-on point d'attribuer à ses réussites un caractère paradoxal? Pour révéler l'humanité, elle emploie avec une exquise maîtrise le récit suivi, le dialogue, le monologue intérieur, le contrepoint vocal, voire la description des objets et des paysages. Cependant, avec des moyens variés, la substance de son œuvre n'a point changé : il s'agit toujours de nous donner un contact aussi intime que possible avec cette vie de la conscience qu'elle tient pour la seule réalité.

Critique littéraire, Virginia Woolf nous a confié son amour pour ceux qu'elle a nommés « les garde-clefs de la solitude », pour sir Thomas Browne et pour Montaigne, les grands égotistes qui frayèrent la voie à tous les peintres des nuances de la vie secrète. Romancière, on l'imagine volontiers dans l'attitude de son Bernard lorsqu'il « écarte avec des mots le voile qui recouvre les choses ». Et c'est à *Vagues* encore que j'emprunterai la phrase qui légitime et ennoblit cet état de perpétuelle vigilance : « Si, à présent, je ferme les yeux, si je n'arrive point à saisir tout ce que contient cet instant, rendez-vous du présent et du passé, alors l'histoire de l'humanité sera volée en perdant la vision d'une minute. Ses yeux seront demeurés clos qui, par mon regard, voulaient voir ». Mettre un lucide regard au service de l'humanité, telle est, pour un écrivain, la solution au dilemme de la vie intime. Virginia Woolf avait si vivement attaqué le plat naturalisme des romanciers édouardiens que l'on s'est empressé, quand elle parla de son propre réalisme, de le définir : un réalisme féerique. Rien de plus juste, à la condition de ne pas oublier que ces étincelantes féeries ne sont point d'aventureuses improvisations, mais les beaux fruits harmonieux d'un réalisme psychologique.

RENÉ LALOU.

Le Prix Fémina

CLAUDE

Savoir charmer l'enfance, rencontrer ses songes, n'est-ce point pour un écrivain signe de race? Lorsque Geneviève Fauconnier publia les *Trois Petits Enfants bleus*, j'eus le plaisir d'écrire, ici même, combien ce livre m'avait séduite. Je n'étais pas la seule. Tout un jeune public lui accorda ses suffrages et le classa, d'emblée, parmi les chefs-d'œuvre de la littérature enfantine. Le succès de *Claude*, qui vaut aujourd'hui à Geneviève Fauconnier le Prix Fémina, ne peut donc me surprendre. Sans renier aucune des qualités qui forment le génie proprement féminin, cet ouvrage est en marge de la production littéraire des femmes de lettres contemporaines. Il est d'une délicatesse et d'une qualité rares. Le sentiment et la raison y constituent un équilibre que le talent — cette inspiration d'en haut — transcrit sur le plan d'une harmonie qui signifie musique, poésie. Qu'il n'y ait, dans cette musique et dans cette poésie, que des notes hautes et justes, que des vers

plaisants, je ne le puis prétendre. Admirez cependant cette solidité de trame qui met *Claude* bien au-dessus des quelques derniers romans féminins, bien au-dessus, par exemple, de *La Renarde* de Mary Webb, d'*Emeraude* de Janine May et de *L'Abbaye d'Évolayne* qui faillit, paraît-il, faire entrer Paule Régnier en lice pour l'obtention du Prix Fémina.

Les dons d'envoûteuse, de coloriste, de magicienne qui caractérisent la romancière anglaise sont indéniables. Pourtant sa féminité ne lui a servi que pour une peinture assez fruste d'un instinct s'élevant à peine jusqu'à l'intuition. Les réseaux invisibles que tisse autour de nous, femmes, cet instinct qui tente de nous asservir, emprisonnent celle qui le décrit. Dans les romans de Mary Webb, l'amour, la tendresse ne « subliment » ni ne rachètent les poussées obscures qui mènent les personnages. Et la fatalité les entraîne jusqu'au gouffre sans fond où se jette l'héroïne. Avec cette mauvaise défense de l'état de nature, il apparaît bien que l'auteur de *Sarn* n'a pu écrire qu'un livre désespéré. Or *Claude* est, au contraire, un livre de courage et d'amour. La petite fille qu'on y voit grandir ne se méprend point sur l'origine des voix qui lui parlent. Son impétuosité lui vient des zones de lumière, de l'idéal qui la fascine et non des ombres confuses qui sont en nous tous pour que nous en sortions plus libres et plus purs. Elle choisit, du premier coup, la porte étroite, le destin difficile. Ce destin, elle entend le composer comme une mosaïque, avec les pierres précieuses qui forment le trésor de son cœur et de ses songes, avec ses expériences, avec ses admirations. Cependant elle vise à la sobriété. C'est d'une vie dépourvue qu'elle rêve. Les merveilles de la nature, à la fois très simples et finement achevées, ont enseigné ses désirs de perfection. Sans doute ne les voit-elle ni ne les reflète-t-elle à la manière de Colette, par exemple, qui, d'un mot, d'une touche, rend aux plantes, aux champs et aux bêtes leurs couleurs vives et leurs odeurs prenantes. Le « naturalisme » de Geneviève Fauconnier est moins profond, parce qu'elle est plus cérébrale et, en un sens, moins sensuelle. Je lui reprocherai même, à cet égard, une science de la botanique qui fait courir sur certaines de ses descriptions un vent de sécheresse, qui fige certaines de ses phrases et donne au style, par endroits, un air de maniérisme.

Mais nulle romancière n'a su, comme celle-ci, percevoir le rythme des saisons. Elle nous l'avait déjà montré dans les *Trois Petits Enfants bleus*. Il est clair qu'elle est, plus musicienne qu'elle n'est peintre. Son livre est plein de tous les bruits qui composent la mélodie de son existence, les joies et les peines de son univers. Elle entend le travail sourd de la sève, les bourgeons qui éclatent et le bruit des feuilles mortes dans le sentier. Il y a le printemps d'hier, l'été d'aujourd'hui, l'automne de demain.

Ce qui constitue précisément le caractère profond de cette œuvre couronnée, c'est une notion étonnamment juste de la valeur relative du temps. Remarquons qu'il s'agit d'un volume de souvenirs, qui est aussi, par moment, une sorte de journal. Le prologue nous explique, en quelques pages, que la mère de Claude a eu, après six filles, un petit garçon qui est mort en naissant. Le même jour, son amie a eu un fils qui a coûté la vie à sa mère. Le grand et le petit cercueil sont partis ensemble. Mais la femme en deuil a tendu son sein douloureux à l'orphelin et a installé celui-ci dans le berceau vide. Ainsi Philippe est-il entré dans l'univers de Claude alors qu'elle avait quatre ans à peine. Avec le sens inné qu'ont les petits des véritables parentés, Claude a trouvé naturel que l'enfant adoptif fût à la fois son frère et celui de ses amis Marc et Ivan.

Dans le premier « Cahier bleu », Claude, jeune mère, projette les réminiscences émouvantes de ses années d'enfance. On découvre là des pages admirables qui ressuscitent l'animation du vieux hôtel Saint-Garloud, au temps où toute la bande des enfants s'ébattait dans son jardin-sauvage. La chanson des arbres, le

friselis qui agite l'eau stagnante de l'étang les introduisent tour à tour dans le royaume ensoleillé de la féerie et dans la caverne du mystère. Le cahier bleu, que noircit à présent Claude, était alors un cahier de feuillets vierges. Elle le cachait soigneusement, encore qu'il ne contint rien d'écrit. Philippe, qui lit maintenant par-dessus son épaule, rit au récit de cette singularité d'enfant. *Il contenait mes rêves et symbolisait leur pudeur*, lui dit-elle : *nous avons toujours été, toi comme moi, tenaillés entre le besoin et la vergogne de nous exprimer.* Le vol des souvenirs se fixe, à présent, sur ce cahier. Biche, une amie que retrouve Claude, l'aide à raviver ceux qui dormaient encore en elle du sommeil de la Belle au bois dormant. On voit d'ailleurs, peu à peu, se rapprocher le prince qui ressuscitera l'enchantement. Philippe rentre dans l'existence de Claude. En est-il jamais sorti? Elle le portait en elle, comme elle portait son enfance. Tout le passé gonfle sa vie intérieure et l'enrichit au fur et à mesure qu'elle s'en souvient, qu'elle le retrace avec des phrases chaudes, des paroles qui ne sont pas en dehors de la musique qu'elle entendait jadis. Il se mêle intimement au présent. Un rien, une course que Claude fait au village, le bruit du char qui passe sur la route : et l'autrefois renaît, splendide, consolant. Sur l'Agenda, le Bloc-notes, l'Autre Cahier bleu et dans les Pages détachées, il fait tomber une pluie d'or. Mais Philippe est le magicien. Sait-il qu'il va réveiller Claude? Et elle-même s'en doute-t-elle? La voilà enchaînée au dur labeur d'une existence rustique. Elle a sacrifié et s'est sacrifiée aux rites du foyer qu'elle a créé. L'homme qu'elle a épousé, parce qu'il était d'une auguste beauté dans la lumière du soleil couchant et plus silencieux que les autres, n'est assurément pas celui qu'elle attendait. Entre eux il y a toute la différence qui existe entre ce vieux toit large et bas en tuile romaine, si vivant sous le soleil et la lune, tout gonflé et déjeté, chargé de lichens, ce vieux toit qu'aimait, avant ses fiançailles, la future maîtresse de la Roncelle, et le toit de tôle que veut faire placer Ernest, son mari, quand l'autre s'écoule. *A-t-il été heureux, lui?* se demande-t-elle. *Je le crois. A sa manière soucieuse. D'ailleurs, il n'avait prétendu l'être. Puis il ne s'est pas demandé s'il l'était. Il s'agit simplement de subsister.* N'importe. Cet homme, aux côtés duquel elle accomplit une rude tâche, elle l'a mis dans son destin difficile. Et elle continue de ramasser des choux, d'écosser des pois, d'aider la servante. Ce n'est pas un courage bruyant et sûr de soi qui la soutient. Après tout, elle sent bien qu'elle reste la fille de cette mère, *si tranquillement belle dans sa robe de velours, dont le seul point de vue, à l'aspect d'une lessive tendue au soleil, était :* « Comme cela fait bien dans le paysage! » Elle porte vaillamment son tous-les-jours. Mais il y a la masse des jours, et qui parfois nous écrase : *Je ne me plains pas du fardeau ; je me plains d'avoir faibli sous le fardeau. De qui, de quoi me plaindrais-je? De moi-même seulement.*

Ce journal, est à la vérité, fort loin d'un égocentrisme désabusé. Claude n'en veut à personne de la faillite de sa mystique. Elle ne regarde point avec amertume et pour l'envier, le destin des autres. Il lui arrive seulement, à elle qui n'a jamais de loisirs et dont le pouvoir est limité, de regretter les loisirs et le pouvoir dont disposent de capricieux oisifs. Ses sœurs, qui n'ont pas, comme elle, choisi la pauvreté, l'idéal de la femme biblique, elle ne les envie pas. Quelques visages sortent de l'éden d'autrefois et lui tiennent compagnie. Tel celui d'Ivan qui poursuivait toujours la plus dangereuse aventure et qui a été tué, en Afrique, par une flèche de pygmées. De cette flèche, Claude se sent elle-même transpercée. Elle a été attaquée, elle aussi, par de petits êtres surnois qu'elle n'avait pas guettés : petites préoccupations de l'horaire quotidien, petits soins d'un budget précaire. Il y a aussi les « petits » tout court. C'est cela qui est grand. Mais pour eux aussi la terre se mettra un jour à tourner. Les filles se détacheront de leur mère. Que seront-elles? L'angoisse obscurcirait peut-être les rêveries maternelles, comme cette brume qui naît à l'aube et dont on ne

sait si le soleil parviendra à la trouer. Cependant le bébé est là, qui n'est pas encore « écoquillé », et l'espérance est comme la terre, froide en apparence durant les saisons tristes, mais qui continue son travail sourd, au plus profond d'elle-même, afin qu'il y ait les fleurs et les fruits du lendemain.

Claude a, du reste, toujours aimé le silence. L'acceptation des rigueurs de la vie, son calme en face de la déroute à laquelle était acculée sa révolution intime lui viennent sans doute de la sollicitude silencieuse d'un autre. Au moment où les enchantements de son enfance lui sont rendus dans leur bienheureuse plénitude, elle s'aperçoit que son enfance, c'est Philippe et qu'ils se sont toujours aimés. Elle lui dit de partir. Il part. Elle continue de travailler auprès d'Ernest, « creusant le même sillon ».

A la première lecture, j'ai jugé ce livre triste qui se fermait ainsi sur un acte de douloureuse acceptation, sur une résignation désolée. Mais à le relire, j'en ai compris le sens caché. Claude a perdu son enfance pour la retrouver. Avec elle, lui est revenu Philippe. Il leur a suffi, pour se reconnaître, qu'ils abrogent le temps. Ce sentiment de la durée les a instruits sur l'arbitraire d'une mesure. Ils ont, par lui, abouti à la notion consolante de l'infini et au sens absolu de leur amour.

Il me paraît que jamais souvenirs d'enfance n'ont été aussi parfaitement contés que ceux-ci, précisément parce qu'ils ne sont pas enfermés dans un ordre chronologique. Les jours d'autrefois ne vont pas d'un matin à un soir ; les heures ne s'y suivent pas, mais nous nous rappelons celles qui se ressemblaient : *On dit qu'il neigeait plus qu'à présent*, écrit Claude, *ébloui encore par quelque blanche matinée. Toutes les heures de soleil font des étés où il n'y avait que du soleil. Les jours mouillés vont ensemble sous le même parapluie.*

Et nous le savons tous que nous désignons tel été de notre jeune âge en déclarant que c'était celui de notre robe à pois ou du chapeau Jean Bart.

Claude domine le temps. A force d'avoir constaté qu'il passe vite, elle est arrivée au moment paisible où de ce tourbillon nous ne sommes plus que les spectateurs. *Je découvre cette adolescence de la vieillesse qui fait tout revoir avec des impressions diverses sur la durée. Seconde adolescence après un second âge ingrat.* Pour Claude, la science désintéressée des physiologies, des intentions, des réactions remplace la recherche du moi qui fait, à chaque saison, peau neuve. Elle devine, elle observe le prochain, elle l'affectionne, non pas en fonction d'hier et au delà du présent, mais « tel qu'en lui-même, enfin, l'éternité le change ».

Philippe dira, pour s'être, lui aussi, libéré de l'esclavage d'une vaine mesure que les médiocres cristallisent tôt : *et c'est ce qu'ils appellent rester jeunes. Or rester jeune, c'est savoir vieillir.*

Voilà, à tous deux, leur force et qui s'est retrempe aux sources d'une commune enfance, pour qui l'âge, c'est-à-dire le temps, ne comptait pas. Leur amour a ainsi dépassé ce qui pouvait l'entraver. L'espace, le temps ne les peuvent séparer. Ils ne gémissent pas. Et parce que Claude a enfin réalisé ce bonheur qui ne doit rien aux contingences, son dernier cahier bleu, l'autre cahier... se termine en réalité sur une note d'espérance.

Ce que certains critiques qualifieraient volontiers de « procédé » dans le livre de Germaine Fauconnier ne me paraît pas artificiel. Cette façon d'entremêler, de fondre deux histoires, celle d'hier, celle d'aujourd'hui (dans les *Trois Petits Enfants bleus*, deux histoires, l'une fictive, l'autre réelle, se fondaient pareillement) découle précisément de l'idée de temps qu'a si bien comprise l'auteur. Cela prouverait peut-être que la femme n'a pas toujours besoin pour reconstruire une philosophie de palir sur les traités. Il lui suffit de méditer sur la vie avec la claire-vue de l'amour et d'en faire une œuvre de choix.

JEANNE CAPPE.

Deux heures chez les bolchéviques

Une fête rituelle de l'Eglise communiste à Bruxelles

La Révolution d'Octobre a ceci d'original que, par un caprice des calendriers, son anniversaire se fête en novembre. Invité à participer à cette commémoration, nous n'avons pas cru devoir nous déguiser en prolétaire de mélodrame : chandail, pantalon de velours et casquette à pont. Bien nous en a pris. Quand nous arrivons au local *Coopérons*, théâtre de cette manifestation pieuse, un coup d'œil nous renseigne : tous les bolchéviques de Bruxelles remplissent la salle du café, laquelle n'est pas grande, et rien n'est plus pareil à un petit bourgeois endimanché qu'un bolchévique ; on se croirait dans une taverne de la Grand'Place un jour de Bourse. Ça et là, parmi ces communs buveurs de bière, quelques types originaux, genre commissaires du peuple et vierges rouges, bottes et lunettes, regard fatal et veston de cuir. Mais c'est trop réussi, cela doit être du camouflage.

La représentation, nous allions dire l'office, a lieu dans la salle du fond, dont la contemplation nous jette dans une amère mélancolie. Combien spleenétique, ce décor de mairie villageoise, pavoisée pour un « vin d'honneur » le 14 juillet!... Tables raboteuses, tentures miteuses, petite estrade collée sur l'écran, où se balancent quantité de marteaux et de faucilles en carton. On voit bien que le cours du rouble a baissé. Au mur, en caractères sanglants, des inscriptions qui se voudraient incendiaires et qui ne réussissent à être que candides : « Prolétaires, sus à la réaction qui relève la tête! » — « Ton ennemi est dans ton pays. » — « En avant pour la révolution mondiale », etc. On a envie de répondre : « Mais oui, mais oui, mon pauvre vieux! » D'ailleurs les assistants, là non plus, n'ont pas l'air bien farouches. Il y a autant de boutiquiers, de petits employés, d'étudiants, de concierges, que de « damnés de la terre », et tout ce monde se regarde avec bonhomie. Quelle différence, personnages et décor, avec ces réunions révolutionnaires de 1923, à Bobigny, où nous avons vu des milliers de métallurgistes enragés brandir des revolvers, dans une sorte de cathédrale cubiste, « Maison du Peuple » d'un luxe écrasant!

Nous prenons place. Au pick-up, l'*Internationale*. Tout le monde se lève comme à l'Evangile, et chante l'hymne menaçant d'un air tout ensemble pénétré et distraît. Seuls quelques jeunes initiés prennent la position rituelle, pieds joints, corps raidi et poing droit levé à côté du visage. Tout de suite, cela prend une couleur militaire. Pour faire un correct salut fasciste, à l'allemande plutôt qu'à l'italienne, ces excellents garçons n'auraient qu'à ouvrir la main.

Il y a les opinions, c'est entendu. Mais on sait que la jeunesse en change comme de chemise. Celles de ces miliciens communistes sont bleues, à manches courtes; presque tous ont le visage ouvert, le regard sincère et doux. Voici qu'ils se rassemblent, rejoints par un petit groupe de femmes communistes, en blouson bleu et jupette, et vont se grouper sur l'estrade, devant l'écran, sous le feu d'un projecteur-joujou voilé de papier fondant. On nous annonce un « chœur parlé ». Ouverture.

Le piano n'est pas bon; le pianiste est pire... Mais les lumières s'éteignent, un immense drapeau surgit au milieu d'un buisson

d'ombres balancées, la musique est brusquement rompue par une psalmodie cadencée, *La Guerre civile en Russie!*... Ce sont des cris, des vociférations de combat, des invocations unanimes, si bien ajustées qu'on dirait vingt voix s'échappant pêle-mêle de la même bouche. Parfois les récits ou les admonestations d'un choryphée s'élèvent au-dessus de la broussaille poétique; un jeu de nuances fait enfler les voix, les porte aux extrémités du hurlement le plus inouï pour les ramener ensuite par degrés insensibles au niveau du soupir et du balbutiement. C'est le « chœur parlé », accompagné de pantomime collective et ponctué de coups de pistolet qui font tressaillir toute la salle comme une coque de navire. Il faut le dire : c'est vraiment beau.

Les interprètes, appartenant à divers groupements plus ou moins prolétariens, ne sont pas très habiles et leur accent n'est point pur, il s'en faut. La mise en scène est au-dessous du rudimentaire. Mais il y a le texte, et ce texte, je vous le garantis, est fait de main d'ouvrier (ce qui ne veut pas dire, bien entendu, par un ouvrier). Quel est l'argument de cette espèce de mimodrame choral? Une bataille entre bons rouges et méchants blancs, laquelle finit, vous l'aviez deviné, par la victoire des bons, qui ont pourtant le triomphe modeste et contemplent l'abaissement des enseignes tsaristes avec une mélancolie courtoise. Au fond, ce couplet est parfaitement militariste et même cocardier. Le public réagit, vibre, éclate en applaudissements, d'ailleurs mérités. « Vous allez entendre maintenant une petite allocution du camarade Jaquemotte », annonce benigne le speaker, sitôt que les lumières sont rallumées. Voici M. Jaquemotte. Il n'a pas changé. Il ressemble toujours à André Gide. Il a toujours l'air, qui lui va si bien, d'un rédempteur récemment défroqué, mal à l'aise dans son veston trop neuf.

« Mes chers frères... » M. Jaquemotte sourit, croise octuellement les mains, comme s'il allait développer un point de théologie tiré de saint Denys l'Aréopagite, et commence d'une voix faible sa « petite allocution ». Ah! ouïchie! allocution!... Le speaker nous a eus! M. Jaquemotte remonte immédiatement au déluge, et tout le monde a tout de suite et très nettement l'impression qu'il en a pour trois quarts d'heure au bas mot. C'est gai!... Il parle bien, M. Jaquemotte; il respecte même très souvent la syntaxe, et personne ne se débrouille mieux que lui pour retrouver la queue d'une phrase imprudemment lâchée, dans le fouillis des incidentes, comme une cuiller dans un bol de macaroni. Quel est le propos de M. Jaquemotte? Dénoncer, comme de bien entendu, la honteuse faillite du capitalisme mondial; louer et louer encore notre sainte mère la Russie communiste, qu'il a soin de nommer chaque fois, avec une emphase ecclésiastique, « l'Union des Républiques soviétiques socialistes de Russie »; railler les faux frères de la deuxième Internationale, qu'il déteste visiblement cent fois plus que tous les bourgeois de la terre, et enjoindre aux prolétaires présents de lire à journée faite Marx, dont les livres remplacent décidément, pour une partie du peuple, cette bonne vieille Croix-de-par-Dieu. Le public applaudit, sans exagération; on sent que la perspective de s'appuyer, toute affaire cessante, les terribles bouquins du prophète juif ne le séduit pas à l'extrême. Ce qui a plus de succès, c'est les sarcasmes de M. Jaquemotte, comparant par exemple la Belgique, refusant de reconnaître les Soviets, à un « ketje » faisant pipi au pied de la colonne du Congrès. A cette saillie charmante, et du meilleur goût, la joie de l'auditoire ne connaît plus de bornes.

Malheureusement la harangue se prolonge, et le public s'endort. Deux ou trois fois, une fausse joie a couru sur l'assemblée, mais il paraît qu'il y avait encore, à 10 h. 1/2 du soir, un certain nombre de vérités définitives à asséner de toute urgence sur le fascisme, l'« hypocrisie cléricale » et l'« Etat corporatif », sur lequel M. Jaquemotte ne semble pas s'être documenté tout exprès. « Le corpora-

tisme, c'est Hitler et Mussolini : formule qui ne brille pas, peut-on penser, par la plus rigoureuse exactitude. Les bronchites chroniques, troubles de la respiration nocturne, et mauvaises humeurs d'enfants, qui se manifestent bruyamment dans la salle, mettent enfin un terme au prône du sympathique Frère-prêcheur. Une cataracte d'applaudissements le précipite en toute hâte de l'estrade, et le speaker s'empresse de lui couper toute velléité de recommencer, réflexion faite, en annonçant un nouveau chœur parlé, dont le thème est relatif cette fois au blocus et à la famine.

Cependant la soirée s'avance. Depuis quelque temps l'assistance manifeste certaine disposition, commune à toutes les foules populaires, quelles que soient leurs opinions politiques et la couleur de leurs chemises, et qui n'est autre qu'une « sérieuse envie de rigoler ». Aussi le programme s'oriente-t-il résolument vers la fantaisie la plus pure. Danse russe (?), disques chorégraphiques, et vite une dernière Internationale, assez bousillée, parce qu'on n'a plus beaucoup la tête à ces choses-là. Tables poussées contre les murs, la fête prend une nouvelle tournure. Les gardes rouges enlacent les jeunes léninistes, les vrais bourgeois, faux bourgeois et prolétaires authentiques s'attrapent entre eux, et le bal commence.

Nous en profitons pour nous sauver, tout à fait édifié sur l'importance du péril communiste à Bruxelles.

Une petite secte paisible et pittoresque, quelque chose comme les saints des Derniers Jours ou les fidèles du Père Antoine : voilà ce qui reste à Bruxelles de la section belge de la troisième Internationale. Un bouquet de figures naïves, un peu comiques, un peu touchantes, que l'esprit primaire empreint de son imperturbable sérénité. En cas de coup de chien place de Brouckère, la police de M. Max n'aurait guère à mettre à la raison qu'une cinquantaine de braves illuminés, autant de moutons de Panurge, et quatre ou cinq poètes surréalistes, lesquels sont les moins dangereux, de beaucoup. Souhaitons qu'on ne fasse pas de mal à ces aimables sectaires, et qu'on se borne à les reconduire paternellement chez eux, dans leur patronage, parmi leurs apophtegmes muraux, leurs guirlandes de papier, leurs marceaux et leurs faucilles.

Il fut un temps où l'on pouvait craindre, chez nous et même à Bruxelles, une poussée communiste. Il y avait une atmosphère, une mystique, la troisième Internationale se fendait largement. Aujourd'hui les puissantes vertus sociales de notre pays ont fait leur œuvre jusque chez ces ennemis de la société. Que les bourgeois se rassurent : il n'y a plus de bolchéviques à Bruxelles. Il n'y a qu'une « chocheté » de plus.

ROBERT POULET.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Morale et neutralité scolaire

Le fléchissement de la moralité publique est un fait patent. Il ne date pas d'après guerre, mais la réaction des dures années de la guerre, puis la folie des spéculations en ont aggravé les symptômes. On a souvent constaté l'immense hiatus qui ont ouvert les événements de 1914-1918. Pour s'être passés quelque temps avant la date terrible, des faits considérables ont disparu de la conscience publique. Qui se souvient, par exemple, dans l'ordre de la moralité, de l'épouvantable scandale des vols dans les gares qui éclata, à Liège notamment, en février-mars 1914. Il fut avéré que le vol fleurissait au chemin de fer comme en serre-chaude, qu'il régnait dans l'administration du transport à l'état d'institution permanente, régulière, presque officielle, presque « sous garantie du gouvernement ». Les gares apparurent comme des antres de brigands, un des douaires les mieux achalandés de la haute et basse pègre. Il n'y eut d'ailleurs rien de plus symptomatique de l'état d'esprit général que l'attitude des prévenus en justice. Les filibustiers paraissaient s'étonner de s'entendre accuser de vol parce qu'ils s'approprièrent les colis en trop, dévoyés par suite d'une erreur de la gare d'expédition. Que leur reprochait-on ? Ces disparitions — ces déplacements de propriétés — ne laissaient pas de trace, ne causaient aucun préjudice aux particuliers largement indemnisés par l'État, et il était et reste enter du qu'on ne vole pas l'État, on ne vole pas Monsieur-Tout-le-Monde : c'est la bourse commune où chacun peut puiser, le plus possible. Ils rejetaient la culpabilité — si faute il y avait — sur les recéleurs rôdant comme maraudeurs autour des gares, flairant la bonne aubaine, comme les chacals du champ de bataille !

L'instruction révéla au sein de l'administration l'existence d'une sorte de camorra napolitaine, d'une bande organisée d'écu-meurs de gares avec un vaste réseau de complicités, s'étendant, du camionneur, du déchargeur, de la revendeuse, jusqu'aux chefs pour aboutir à la direction supérieure, où régnait la plus sereine incurie. *De minimis non curat praetor* : des vétilles le préteur n'a cure.

Et, je l'écrivais à cette époque dans un journal liégeois, c'est ainsi que la conscience d'un peuple gauchit et que des hommes d'un passé irréprochable qui, avant leur entrée au chemin de fer, n'auraient pas dérobé une épingle, une fois contaminés par le milieu, dépravés par la contagion, impuissants à réagir contre l'atmosphère de l'ambiance, redoutant simplement de se singulariser, ont glissé sur la pente savonnée et, fonctionnaires, ne rougissent plus de se ravalier au rang d'escrocs, en arrivent aux abus de confiance qui font les prévaricateurs.

Et c'est ainsi que la corruption pénètre dans les veines d'un peuple et que s'altère le caractère national de droiture et d'honneur.

Il y a lieu manifestement de refaire ces réflexions devant le développement qu'a pris le scandale des officiers de justice, se laissant entraîner par l'exemple, impuissants à réfréner la passion du profit, malgré l'opulence de leurs traitements et descendant, fonctionnaires préposés à la moralité publique, jusqu'à la corruption prévaricatrice. L'appât d'un gain de quelques milliers de francs est donc irrésistible sur certaines consciences qui capitulent tout de suite, qui vendraient leur âme pour un million. On se demande comment, à défaut du frein religieux, le sentiment de l'honneur n'a pas raison de cette misérable tentation. Comment s'y prenait donc, le tentateur, ancien membre du Comité de contrôle du gouvernement, pour faire tomber comme un château de cartes le rempart de l'honneur ? Se seraient-ils bercés, les prévaricateurs de la vaine espérance d'échapper indéfiniment à des révélations

que pourrait provoquer le premier concurrent venu, quelque peu avisé, de la firme impudente jusqu'au cynisme? La perspicacité n'est-elle pas la qualité essentielle d'un policier et n'a-t-il pas eu cent fois en mains la preuve expérimentale de la facilité avec laquelle le plus adroit fripon se fait pincer par la justice? Et puis, ces hommes se jugent-ils seuls ici-bas, oubliant femme et enfants, traînant leur famille dans la boue comme si, véritablement, ils n'étaient pas comptables à l'opinion publique.

Le scandale a fait tache d'huile. Il s'aggrave d'autres défaillances. On parle d'un officier ministériel trafiquant des décorations. On parle de quelques notaires, dont le nom était entouré d'une haute respectabilité, qui ont dilapidé des dépôts sacrés en folles spéculations. Bref, ce qu'il faut enregistrer, c'est la banqueroute de la morale purement humaine, morale de l'intérêt, morale de l'honneur.

* * *

Ces morales peuvent jouer, assurément, dans le milieu sain d'une société régulière, où l'on se transmet dans les familles, comme le plus précieux patrimoine, une longue tradition de vertus et d'intégrité. Aux époques troublées où la famille est déracinée, où sévit l'individualisme, où la fièvre de la jouissance fait tourner les têtes les plus solides, où l'honneur se confond avec l'argent, il est clair que pour résister au torrent il faut une barrière plus solide, une morale basée non sur l'opinion mais sur l'autorité de Dieu. Et l'on est en droit de se demander si tous ces scandales qui éclatent parmi nous ne sont pas les fruits amers de la neutralité religieuse dans l'enseignement. Sans doute, le croyant le plus sincère reste homme avec toutes les passions de l'homme et n'est pas à l'abri de la tentation. Mais, qu'on le remarque, s'il succombe, ce n'est pas pour avoir suivi les prescriptions et les directives de la morale, mais pour avoir suivi la pente de sa nature vicieuse. Il donne par faiblesse un démenti à sa foi, il se condamne lui-même, il doit rougir de son indignité, il peut se redresser. Celui qui ne connaît d'autre boussole que la bonne réputation à garder, son intérêt bien entendu à ménager, est mal défendu dans sa fragilité contre la contagion de l'exemple, l'entraînement de tant d'autres, contre l'illusion de l'impunité. Combien d'hommes aux yeux desquels la faute n'existe qu'à partir du moment où elle est divulguée?

Il est autrement fort celui qui s'arc-boute sur Dieu, qui le sait témoin toujours vigilant de ses pensées les plus secrètes, juge incorruptible et sans appel, qui ne peut trouver un moment de paix et de sécurité, s'il a conscience d'avoir Dieu pour ennemi. Il est autrement armé contre les défaillances de sa pauvre humanité, celui qui s'arc-boute à la Croix et sent ruisseler sur son âme avec le sang du Rédempteur la grâce victorieuse de l'instinct.

* * *

Quand donc les honnêtes gens comprendront-ils, tout au moins comme le comprennent les libéraux qui votèrent la loi de 1842, les Nothomb, les Lebeau, les Delfosse, beaucoup d'autres, qu'il faut soustraire l'école aux partis et en faire, avant tout, le sanctuaire où se forme l'âme de l'enfant sous le regard de Dieu? Quand s'ouvriront les yeux sur ces évidences palpables : pas d'éducation sans moralisation, pas de moralisation sans direction religieuse.

Ne parlons que du vol. Autrefois, on enseignait partout à l'école, publique ou privée, que Dieu avait gravé sur la seconde table de la loi : « Tu ne voleras pas » parce que ce précepte s'oblitérait sur la table de chair du cœur humain, ravagé par les passions. C'était imposant, c'était terrifiant, c'était sans réplique, cette défense promulguée par le Maître du ciel et de la terre, le législa-

teur divin, le Juge suprême de l'humanité. La loi divine protégeait, enveloppait, consacrait toutes les propriétés devenues par le fait intangibles pour la conscience. Dieu y avait mis son estampille : « Ceci appartient à un tel et à nul autre » et devant cette prohibition divine, sanctionnée par l'obligation de restituer, sanctionnée par les pénalités divines, les consciences s'inclinaient.

Aujourd'hui il n'y a pas une seule école officielle dans la ville de Bruxelles où l'instituteur puisse justifier ce précepte : « Vous ne vous approprierez pas le bien d'autrui », par l'unique raison qui vaille, l'unique raison qui soit sans réplique, l'unique raison que les enfants soient capables de comprendre, l'unique raison qui fasse impression : *Parce que Dieu le défend.*

On ne remplace pas le Décalogue par le Code; le Décalogue crée une obligation absolue, le Code commine simplement des peines auxquelles on peut échapper dans une infinité de cas.

On ne remplace pas le Décalogue auprès des enfants par la philosophie, d'abord parce qu'ils sont totalement incapables de la comprendre, ensuite parce que les philosophes ne s'entendent pas et que les philosophes communistes par exemple estiment que tous les biens sont à tout le monde.

Il ne souvient qu'il y a quelques années la question du vol avait été mise à l'ordre du jour dans une conférence d'instituteurs officiels de la ville de Liège. L'infortuné rapporteur sua sang et eau pour démontrer qu'il n'est pas permis de franchir la distance qui sépare le mien du tien. Il n'osa pas allumer sa lanterne à la lumière du Sinaï. Ce fut lourd, indigeste, sans prise sur les esprits.

Voilà où on en est, au mépris formel de la loi, au mépris de toutes nos lois scolaires qui obligent l'instituteur à baser son enseignement moral sur le Décalogue, même dans les écoles où la présence d'élèves dispersés du cours de religion ne permet pas que l'enseignement général puisse s'inspirer de l'esprit confessionnel. En dehors du cours de religion et de morale, l'article 21 de la loi organique prescrit à l'instituteur de ne « négliger aucune occasion d'inculquer à ses élèves les préceptes de la morale, de leur inspirer le sentiment du devoir, l'amour de la patrie, etc. ». De plus une circulaire ministérielle du 15 juin 1921 sur le *Rôle éducatif de l'école primaire* systématise en quelque sorte cette éducation pratique, s'appliquant à tous les élèves de l'école. Il a été clairement entendu, d'après les discours des ministres et rapporteurs que la morale visée par l'article 21 était celle qui s'appuie sur les vérités traditionnelles, patrimoine de tous les peuples civilisés, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les sanctions éternelles.

Il ne peut pas y avoir de prescription contre cette loi et c'est le devoir élémentaire de l'inspection et du ministre compétent d'en réprimer la violation.

Je voudrais bien voir une conscience laïcisée, vidée de Dieu, à l'épreuve devant la tentation de la forte somme ou le fonctionnaire, besogneux ou fétard, peut puiser à l'aise sans que personne le sache, sauf tel confrère qui est de mèche.

Ah! société désemparée qui perdez l'honneur en désapprenant la justice, revenez donc au catéchisme le seul manuel intelligent de l'honnêteté, revenez au Décalogue, revenez à Dieu.

J. SCHYRGENS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits